

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

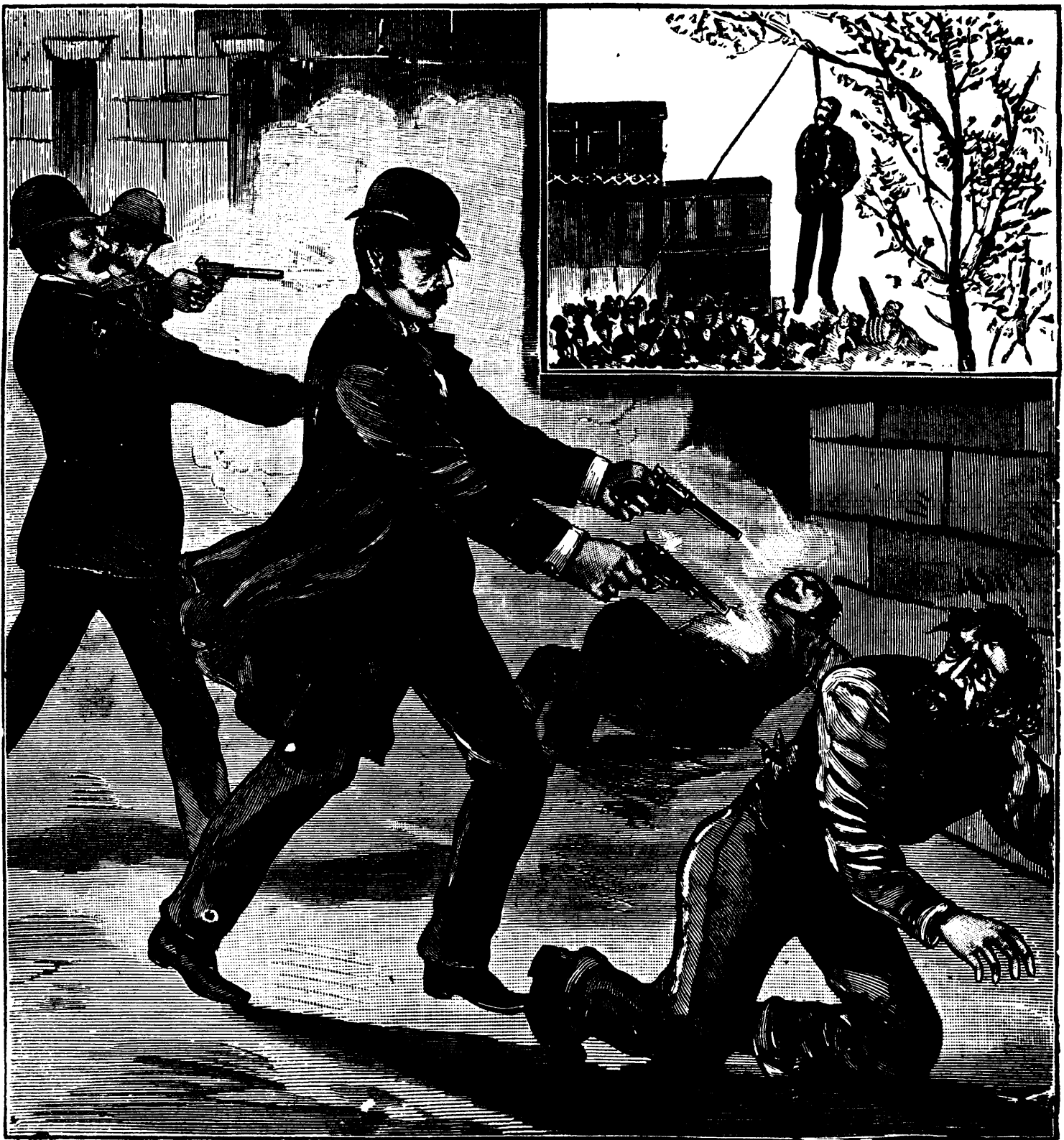
Un an, \$2.00 - - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - - 5 cents la copie

7^{ME} ANNÉE, No 361.—SAMEDI, 4 AVRIL 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme •



NOUVELLE-ORLEANS.—MASSACRE EPOUVANTABLE DE ONZE ITALIENS PAR UN PARTI DE CITOYENS

(Illustrated Sporting News)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 4 AVRIL 1891

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Poésie : Quand même, par Miss E. Ehrtonne.—A travers le Mont-Royal, par G. A. Dumont—Limoilou.—Bibliographie, par E-Z Massicotte—L'expédition de la Jeannette dans les mers glaciales (suite et fin), par Eugène Dick.—Poésie : Fin de saison (avec encadrement), par Frid Olin—Les hommes de 1837-38 : François Maurice Lepailleur, par Jules Saint-Elme.—Marie Laure, par Joséphine Berthe.—Poésie : Phytisique, par Chs-A. Gauvreau.—Récit acadien, par Avila Marsan—La M-fia.—Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite), par Georges Pradel.

GRAVURES : Nouvelle Orléans : Massacre épouvantable de onze Italiens par un parti de citoyens ; Le chef de police Hennessey assassiné par des membres de la M-fia ; D-filé des émeutiers après le massacre ; La foule attaque et la prison afin de s'emparer des prisonniers.—Les hommes de 1837-38 : F-M. Lepailleur, décédé.—Mattawan : Au pied du Long Sault.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
86 Primes, à \$1	-	-	-	-	\$86
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-QUATORZIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt quatorzième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de MARS), aura lieu samedi, le 4 AVRIL, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre

ENTRE-NOUS



tabac canadien.

Eh, oui ! il en est des gens haut placés comme des grands hommes, qui ne gagnent pas à être vus de près ; on se les figure toujours autrement qu'ils ne sont.

Non pas que fumer du tabac canadien soit une preuve d'infériorité. Dieu merci, je l'aime beaucoup, quand il est bon, et vous êtes comme moi, sans doute, mais le mot de ce brave homme semblait cacher une déception. Ce bon campagnard—il y en a peu de ce calibre, maintenant, je le sais—

croyait probablement qu'un ministre était un homme évidemment fait autrement qu'un autre, ou tout au moins qu'il n'avait pas les mêmes habitudes que lui, et puis *frrrrt*, voilà qu'on lui montre l'armoire où on met les balais.

Ceci, c'est l'histoire du gardien du château de Blois, je l'ai lue dernièrement ; elle est très courte et sera tout à fait à sa place ici :

Il fait visiter le château à des étrangers déjà émerveillés des beautés architecturales ; on se souvient de Louis XII, de François Ier, de Catherine de Médicis, etc, on est transporté en plein seizième siècle, et le gardien explique pompeusement.

—Ici, c'est la salle où le duc de Guise a été assassiné !... Ici, s'est consommé le crime !... A cette place, il a reçu le premier coup de poignard !... Là, il est tombé pour ne plus se relever !... Voici la cheminée où Henri III est venu se chauffer après le crime accompli !... Ça, c'est l'armoire *ousque* je mets mes balais !...

Patatras ! on retombe lourdement à terre.

Mais amour, n'est ce pas la même chose ?

En commençant, dit l'auteur auquel j'ai emprunté ces quelques lignes, en commençant, c'est superbe !... et puis... ça finit ridiculement. Que de sottises empêchées parce que l'on a vu à temps l'armoire où l'on met les balais !

** A dix-huit ans, je ne croyais qu'à mes rêves, à l'idéal, à tout ce qui est bon et beau, et quand on me montrait les balais, je n'y croyais pas plus qu'à l'armoire où on les mettait.

Ça c'est l'effet de la jeunesse ! comme dit la chanson, car il faut avouer que Diderot a eu bien raison de dire : "Réduisez le bonheur au petit sachet de la réalité, et puis dites-moi ce que ce sera."

L'imagination entre pour beaucoup dans ce qu'on appelle le bonheur.

Plus tard, quand on a lutté dans la vie, on devient plus positif et c'est le contraire qui se produit en nous ; on veut alors toujours voir d'abord l'armoire *ous* qu'on met les balais.

** Ainsi qu'on le dit depuis vingt ans, chaque fois que le soleil est sur le point de faire ouvrir les bourgeois, la guerre est sur le point d'éclater en Europe.

Le printemps, en effet, exerce certaines influences diverses sur le cerveau des potentats qui portent la paix et la guerre dans les plis de leur manteau.

Chez le Czar, le soleil fait éclore des idées franchophiles. Ce monarque si puissant, presque aussi puissant que le nihilisme, armé de microbes qui le rongent, vient de sortir de la tradition en envoyant à M. Carnot, président de la République Française, le grand cordon de l'ordre de Saint-André, décoration réservée jusqu'à présent aux êtres couronnés.

Le fils des Romanoff a compris le premier en Europe, parmi les empereurs et les rois, qu'un citoyen chef du grand peuple Français était au moins son égal.

C'est un progrès et un exemple.

Chez l'empereur d'Allemagne, le printemps produit un autre effet. Guillaume II a évidemment attrapé un coup de soleil, de ce soleil de Mars si dangereux pour les cerveaux mal équilibrés, et l'enfant de la blonde Allemagne, par ses actes étranges et ses paroles imprudentes, réussit à mécontenter tout le monde.

Bismarck, le vieux boule dogue teuton, gronde et montre les dents ; de Moltke est ahuri de voir ses plans contrecarrés par un jeune maître ; l'armée se demande où le nouveau système va la conduire et le peuple est revenu au pain noir, maintenant que les milliards français sont bus depuis longtemps.

Un malaise général règne dans le vieux monde, la triple alliance se disloque, les liens qui unissent la France et la Russie se consolident et partout on sent que la guerre est nécessaire.

Il est difficile de désirer une guerre, mais les circonstances deviennent quelque fois si impérieuses qu'il faut l'admettre comme une nécessité.

Puisse-t-elle être la contrepartie de celle de l'armée terrible qui a débarrassé la France de son

empereur, au prix de tant de sang et de la perte de l'Alsace Lorraine, et rendre à notre mère-patrie ses deux chères orphelines, en même temps qu'elle ferait crouler le trône prussien.

Les Allemands eux mêmes n'en seraient pas fâchés, je crois.

** Un Bonaparte vient encore de mourir, ils disparaissent peu à peu.

Un journal rappelle à ce sujet la mort des principaux membres de cette famille.

Napoléon Ier est mort sur son rocher de Sainte-Hélène le 5 mai 1821.

Son fils, le duc de Reichstast, mort de la poitrine, à Schenbrunn, le 22 juillet 1832.

Lucien Bonaparte, mort le 29 juin 1840, à Viterbe.

Sa sœur, Elise Bonaparte, morte à quarante-trois ans.

Louis Bonaparte, mort le 24 juillet 1846.

Pauline Borghèse, morte en 1825.

Napoléon III, l'homme de Sedan, mort en 1873.

Son fils, mort en Afrique. Le seul des Bonaparte mort devant l'ennemi, mais, hélas, dans un uniforme qui n'était pas français.

** Le dernier qui vient de mourir, le prince Napoléon, celui qui a donné à la ville de Québec la statue de la Victoire qui surmonte le monument des braves du chemin de Sainte-Foye, était un homme intelligent mais qui n'a jamais su faire grand usage des qualités dont il était doué.

Après avoir mené une vie étrange, un peu trop cascadeuse, il est mort presque seul, à Rome, délaissé et on peut le dire dédaigné.

Il y a peu de temps, il ressentait son isolement et s'exprimait ainsi :

—Avec ce qui me reste de mon parti et en me comptant, j'ai juste de quoi faire un mort au whist. Si j'y joins les membres de ma famille avec lesquels je suis encore en bons termes ; vous pourrez à peu près remplir une loge de théâtre.

Cela peint bien l'importance du parti bonapartiste en France.

Très emporté, le prince Napoléon réussissait à merveille à déplaire à son entourage et même à ses amis les plus fidèles.

Un jour, Flandrin, le grand peintre, est rencontré par un des familiers du prince qui s'étonne de ne plus le voir au château.

—Etes-vous fâché avec le prince ? lui dit-il ?

—Non, répond Flandrin, mais lors de ma dernière visite, il s'est emporté contre je ne sais quels adversaires politiques et, dans sa fureur, il a jeté une magnifique potiche par terre en ajoutant : "Je les briserai comme ce vase." Et, ma foi, je ne veux pas retourner chez lui, car je n'aime pas les gens en colère et j'aime les potiches.

Pauvre prince, qui voulait lutter contre la République Française, c'était la lutte du pot de terre contre le pot de fer ; il a été brisé.

Au fait, il ne pouvait même pas s'entendre avec sa femme, ni avec son fils aîné.

Léon Ledieu

La nécessité est une rude école qui n'accorde pas beaucoup de temps à ses élèves.—A. CHABOT.

Pages d'album :

Il en est des compliments comme des bonbons du carnaval : les mieux enveloppés sont des at-trapes.

La tête d'un sot ressemble à la boîte aux lettres, qui reçoit tout, renvoie tout, et ne décachette rien.

Il faut cultiver l'amitié et cueillir l'amour.

On affiche certains défauts pour en dissimuler de plus grands, comme on griffonne à dessein quand on ne sait pas l'orthographe.



QUAND MEME !

Après avoir longtemps tressailli sous les serres
Du Doute, et remué jusqu'au fond nos misères,
Le Philosophe clame à ses horizons noirs :
— " Que sont tous les plaisirs, les loix, les déespoirs
Qui tiennent à leur joug notre race asservie ?...
Qu'est le destin final ? qu'est l'âme ? qu'est la vie ?
L'homme, si nul et faible, a-t-il vraiment un but ?...
Certe, à l'Ambition chacun doit son tribut ;
La terre, à tout jamais, sous sa griffe est crispée ;
L'enfant cherche à grandir, le soldat veut l'épée,
Et tout esclave aspire à régner à son tour !...
Sont-ce bien là des buts ?... Non C'est l'âpre Vautour,
Le Désir impuissant, l'Espérance avortée,
Qui fait encor saigner le flanc de Prométhée
En qui la fable antique incarna l'être humain.

" Ne vaudrait-il pas mieux poursuivre son chemin
Sans regrets, sans amours, sans rêves éphémères,
Plutôt que se laisser prendre au vol des chimères
Et croire en l'avenir ?... ne vaudrait-il pas mieux
Être l'ascète ayant clos au monde ses yeux,
Puisqu'en ce dur séjour nulle bouche n'est vraie ?...
On sème le bon grain pour récolter l'ivraie,
La misère nous brise et l'ami nous trahit...
O toi qu'un vent d'orgueil et de haine envahit,
Maudit, trois fois maudit sois-tu, siècle en démenée ! ! "

L'Univers a compris votre anathème immense,
Héraclites blasés, penseurs qui méditez
Les angoisses, les deuils, les maux, les vanités
Qui font germer en nous leurs purulents ulcères,
Mais il doit son hommage à vos grands Adversaires :
Ceux qui, toujours penchés sur leur Œuvre incompris,
Travail lent, n'écoulant qu'avec un froid mépris
Gonder l'écho de ces lamentations vaines,
Et vont sacrifier tout le sang de leurs veines,
Tout leur esprit qu'aucun obstacle n'a dompté,
Au profit de l'ingrate et sombre Humanité....

Paris, 1891.

A TRAVERS LE MONT-ROYAL

La neige est venue recouvrir et la vallée et les
champs d'un blanc manteau, et la terre, sous cette
nouvelle parure, est blanche comme une fiancée.
Les arbres, dépouillés de leur verte toilette, sem-
blables à des squelettes, étendent leur ombre sur
la neige.

Le Mont Royal, majestueux comme toujours,
dessine sa masse toute blanche sur le ciel bleu.
La grande ville, sise à ses pieds, semble dormir.

La lune, entourée de son cortège d'étoiles,
comme une reine au milieu de sa cour, éclaire le
tout de sa lumière calme et douce.

* * *

Le grand calme qui s'étend partout est bientôt
rompu C'est qu'il est huit heures, heure où les
raquetteurs doivent escalader les flancs du mont.
En effet, les voici qui apparaissent, dans leurs dif-
férents costumes ; les uns allant à droite, les
autres à gauche. On distingue l'Anglais, l'Écos-
sais, l'Irlandais, dans leurs blancs uniformes, sur
lesquels on a mis, comme emblèmes nationaux, le
vert pour l'Irlandais, le rouge pour l'Anglais, le
violet pour l'Écossais. Et tous rivalisent de joie
et d'entrain.

Mais voici une bande plus nombreuse qui s'a-
vance. Qu'ils sont élégants, ces raquetteurs, sous
leur joli costume qui dispute à la neige sa blan-
cheur et au ciel son azur ! Ce sont les " Trap-
peurs ". Ils s'avancent hardiment, en dépit du
froid, d'un pas agile et fier, comme des guerriers al-
lant à la conquête ; sous leur tunique bleue, lise-
rée de blanc, la tuque fièrement mise sur le côté de
la tête, les pieds chaussés de mocassins, ils pa-
raissent être invulnérables à la rigueur du climat.
C'est en chantant les vieilles chansons cana-

diennes, si bonnes et si pures dans leur naïveté,
qu'ils s'avancent à travers les neiges, en longue file
indienne, et tous chaussés de la raquette.

Le premier en avant porte une torche : c'est le
guide. Pas un autre que lui ne connaît mieux
les mille et un sentiers qui s'entrecroisent comme
dans un vrai labyrinthe

Les autres le suivent en emboitant le pas. La
file est terminée par un officier — le chef de ligne —
dont la mission est d'arrêter la colonne s'il arrive
un accident.

Et la colonne arrive ainsi au rendez-vous, à la
Côte des Neiges. Là, les chants se continuent en-
core ; la musique y mêle ses accords et enfin la
danse vient compléter la fête. C'est alors une
gambade générale.

Il en est ainsi jusqu'à l'heure du départ ; alors,
on reprend le chemin de la ville par le même iti-
néraire suivi précédemment.

Et le lendemain on recommence, et ainsi de
suite jusqu'à la fin de l'hiver.

* * *

Un soir que les gais " Trappeurs " s'avançaient,
comme d'habitude, à travers la montagne, un cri
parti d'un bouquet d'arbres placé à quelque dis-
tance du chemin parcouru, fit arrêter la colonne.
La montagne, si fréquentée lorsque l'hiver est
venu, est souvent la cause que quelques personnes,
n'en connaissant pas parfaitement la topographie,
s'égarèrent dans son dédale de routes. C'est ce qui
explique le cri qui venait d'être entendu ; ce de-
vait être, à n'en pas douter, un raquetteur égaré.

— Continuez votre marche, mes amis, dit Henri,
un des plus fiers de la bande, allez au rendez vous.
Quant à moi, je vais me porter au secours du ca-
marade. Ne craignez rien ; j'ai le pied ferme, et
je connais la montagne comme ma main.

Les autres " Trappeurs ", rassurés par la parole
de leur camarade, continuèrent leur marche en
avant.

Henri, de son côté, s'empresse de laisser le sen-
tier battu et de descendre la côte en s'arc-boutant
aux arbres, afin de ne pas être entraîné d'un seul
jet au bas du mont.

Après beaucoup de peine et avoir risqué sa vie
plusieurs fois, Henri arrive dans un fouillis de
broussailles. Une surprise l'y attendait.

Audacieuse comme toutes celles de sa race, une
jeune Anglaise, sans craindre la neige et son igno-
rance de la montagne, s'était aventurée seule,
chaussée de la raquette et revêtue de l'uniforme
des raquetteurs, à travers la montagne.

Mais bientôt elle s'égara. Lasse de fatigue et dé-
sespérant de retrouver son chemin, elle s'était lais-
sée choir sur la neige en appelant au secours,
comptant bien sur le passage de quelque raquet-
teur pour venir la retirer de sa mauvaise position.
Elle était jolie cette blonde fille d'Allon ! Un
fin minois ; une figure douce et belle, les joues co-
lorées d'un vif incarnat ; des yeux noirs qu'une cer-
taine empreinte d'anxiété rendait encore plus ado-
rables ; des lèvres roses laissant entrevoir des dents
d'ivoire. Voilà son portrait en quelques lignes.

A la vue du jeune et beau raquetteur arrêté
respectueusement devant elle, et s'inclinant comme
pour recevoir un ordre, un éclair de joie vint illu-
miner le visage de la jeune fille, et rendre plus
adorable encore l'expression de sa physionomie.

— Monsieur, dit elle en s'adressant à Henri, par-
donnez-moi de vous avoir appelé. J'ai perdu mon
chemin, et...

— Mais, mademoiselle, interrompit Henri, fas-
ciné à la vue de la jeune fille, je suis à votre en-
tière disposition.

— Permettez moi de vous remercier, reprit la
jeune fille, et en même temps de vous demander
de m'indiquer la route pour me rendre sûrement à
la ville.

— Trop heureux de vous y conduire, moi-même,
si vous voulez bien m'accepter.

— Je n'oserais refuser, répondit la jeune fille qui,
s'étant levée, laissait voir à Henri sa taille élégante
et fière.

Et la jeune fille donnant le bras au jeune
homme, s'éloigna dans la direction de la ville. On
ne sut jamais ce qui fut dit pendant le retour.
Mais ces deux jeunes gens, si bien faits pour s'ai-

mer, ne se déplurent probablement pas l'un à
l'autre, comme la suite le prouva.

* * *

La neige avait fait place au gazon ; les champs
étaient couverts de verdure, les bois remplis du
bourdonnement des abeilles et du chant des oi-
seaux ; les jardins, tous en fleurs, embaumaient
les airs de leur parfum, lorsque le journal publia
le mariage d'une richissime Anglaise avec un jeune
Canadien français.

C'était Mlle Alice L*** et Henri B*** qui ci-
mantaient par le mariage un premier amour né
d'une promenade en raquette.

" LIMOILOU "

A propos de la pièce de vers que nous avons
publiée récemment sous le titre de *Limoilou*, voici
ce que nous lisons, sous la signature de M. Gaston
La Perrière, rédacteur du *Vieux Corsaire*, de
Saint Malo :

" *Limoilou*. — Le *Vieux Corsaire* compte avec
fierté de vrais amis sur cette terre bénie du Ca-
nada, où les Français d'origine, qui le sont si pro-
fondément restés de cœur, se rassemblent dans
une union parfaite pour se réjouir des joies, pour
s'alarmer des tristesses de ce beau pays de France
qu'ils aiment et que leurs poètes chantent avec
tant d'amour. Nous les aimons, ces lointains amis,
autant qu'ils nous aiment, et que ce soient des gé-
missements ou des cris d'allégresse qu'ils nous
envoient, leurs plaintes et leurs joies trouvent
dans nos cœurs un bien fidèle écho.

" Aussi sommes nous heureux d'accueillir de
l'un d'eux, M. W. Chapman, ces vers bien ciselés,
riches de sentiments, caressant un coin de notre
terre de Bretagne, Limoilou, qui abrita le berceau
de notre grand Malouin, Jacques Cartier, auquel
est dû le Canada."

BIBLIOGRAPHIE

Biographie de Stanislas Drapeau, auteur des *Etudes sur
les développements de la colonisation du Bas-Canada*,
et promoteurs des *Sociétés de secours*, pour venir en
aide aux colons défricheurs, par Chs Thibault. Ot-
tawa : A Bureau & Frères, imprimeurs. Br. in-16 de
62 pp.

Il appartenait à M. Charles Thibault d'écrire la
vie d'un des hommes auxquels le Canada Français
est fier d'avoir donné le jour

Existence mouvementée, cette biographie, don-
née en un style simple, sans prétention, mais avec
la verve qui distingue le brillant orateur, se lit
avec beaucoup d'intérêt. Elle serait d'un grand
secours pour faire connaître parmi nous le nom de
Stanislas Drapeau, si depuis longtemps il n'avait
pas sa place dans la souvenance des amateurs de
littérature, d'histoire, des journalistes, des agri-
culteurs.

Pour ceux qui ne sont pas dans cette position,
c'est un ouvrage à lire.

E. Z. MASSICOTTE.

Il n'est pas de douleurs inutiles, car toutes font
équilibre à des joies. — GUSTAVE DROZ.

J'ai entendu bien des discours ; j'en ai entendu
quelques uns qui ont changé mon opinion, jamais
un seul qui ait changé mon vote. — DISRAELI.

Le bonheur a cela de bon qu'il fait aimer da-
vantage ceux que l'on aimait déjà avant d'être
heureux. — ALEXANDRE DUMAS, fils.

Je n'ai pas besoin du concours de mes amis
lorsque j'ai raison ; j'en ai besoin lorsque j'ai tort.
— CASIMIR PÉRIER.

L'EXPÉDITION DE LA JEANNETTE DANS LES MERS GLACIALES

II

APRÈS LA CATASTROPHE

(Suite et fin)



La position des naufragés était terrible.

Près de trois cents milles géographiques les séparaient de la côte sibérienne.

Et, cette distance considérable, il fallait la franchir avec des embarcations insuffisantes, lourdes à traîner sur la glace raboteuse de l'ice-field, mais trop légères

pour résister à la moindre tempête en eau libre.

On ne se découragea pas cependant en face d'une perspective aussi menaçante, et le capitaine De Long organisa le retour vers la côte d'Asie avec son sang froid habituel.

Les embarcations du bord—deux cotres et une baleinière—avaient été prudemment traînées à quelque distance du navire, dès la veille de la catastrophe. On les avait chargées à la hâte des provisions de bouche et des vêtements les plus indispensables, ainsi que de quelques armes à feu.

En outre, comme il restait une trentaine de chiens de la meute primitive, on chargea leurs traîneaux de tout ce que l'on put emporter : tentes, eau-de-vie, instruments astronomiques, etc.

Et, le Dieu des naufragés ayant été invoqué, on se mit bravement en route vers le sud.

Ce fut le 15 juin 1880,—c'est-à-dire à cette époque de l'année où la nature se pare de ses richesses les plus variées, chez nous, et où les chaleurs estivales donnent un regain de vie à tout ce qui palpète sous le soleil.

Quel contraste avec l'imaginable horreur de ces déserts de glace, moitié solide et moitié liquide, ravagés, ravinés, glissants ou raboteux, sur lesquels les rafales polaires soufflent une haleine malsaine et humide en toute saison, que devait parcourir le malheureux équipage de la *Jeannette* !

Et, pourtant, officiers et matelots se mirent en route allègrement, familiarisés qu'ils étaient avec les scènes hivernales de ces régions par un séjour de près de deux années.

* *

L'équipage avait été partagé en trois escouades : une pour chaque embarcation.

Le grand cotre, sous les ordres du chef de l'expédition, reçut 13 passagers. Nombre fatidique.

Le deuxième cotre en prit huit. Le lieutenant Chipp le commandait.

Quant à la baleinière, elle fut montée par onze marins et obéissait au mécanicien en chef Melville, qui avait sous lui le lieutenant Danenhower.

Il s'agissait de traverser d'abord la banquise, en traînant à bras les embarcations, puis de profiter de la mer libre pour gagner la côte la plus voisine.

La première partie de ce programme fut accomplie en deux mois, au prix de fatigues et de difficultés inouïes. C'est au cours de ce voyage sur la banquise en mouvement que furent visitées les îles *Bennett* et *Jeannett*,—agglomération de rochers absolument stériles, couverts de neige et de glace, et où l'on ne fit que toucher barre.

Enfin l'on atteignit la mer libre, au nord du delta de la *Léna*, et les canots purent se mouvoir dans leur élément.

On voyageait de conserve au milieu des glaces flottantes, lorsque, le 12 septembre, à environ 90 milles de l'embouchure de ce fleuve, une violente tempête sépara les embarcations, qui ne devaient plus se revoir.

Disons de suite que le deuxième cotre,—avec le lieutenant Chipp pour commandant, le pilote Dun-

bar et six hommes,—n'a jamais été revu depuis cette bourrasque.

Quant aux deux autres embarcations, nous avons des données certaines sur leur destinée respective. Suivons-les.

* *

Rien de lamentable comme l'odyssée des quatorze occupants du premier cotre.

Au plus fort de la bourrasque du 12 septembre, il marcha sous un mât de fortune et un lambeau de voile.

Jusqu'au 17, on eut à lutter contre tous les éléments conjurés : le vent, la pluie, la mer, la glace.

Puis on réussit finalement à s'échouer sur la vase, à un mille et demi de la plage.

Les naufragés abandonnèrent à leur canot, désormais inutile, et, emportant sur leur dos le peu de matériel et de vivres qui restait, ils gagnèrent péniblement le rivage à travers les bas-fonds de la glace nouvelle.

Où se trouvait-on ?

Evidemment, d'après les calculs du capitaine, dans l'une des bouches du *Delta* de la *Léna*.

Mais laquelle ?

C'est ce qu'il fut malheureusement impossible de préciser sur la carte du capitaine.

Et pourtant, de quelle importance n'eût pas été cette observation exacte, si l'on songe qu'un malheureux hasard avait conduit les naufragés dans une des branches les plus septentrionales du *Delta*, où les difficultés de toute nature se rencontrent sous les pas du voyageur égaré !

Mais la fatalité, qui s'attacha dès lors à ce détachement, ne s'en tint pas là. Elle voulut aussi qu'un grand village yakout-k, non indiqué sur cette même carte, se trouvât dans l'ouest, à quelques milles de distance, et qu'on ne le soupçonnât même pas.

C'était écrit !

Quos vult perdere Jupiter, dementat...

* *

Alors commença cette triste pérégrination vers le sud, à travers neige et glace, qui ne devait aboutir, après une marche des plus pénibles, qu'à la mort de tous les naufragés,—moins deux.

Pendant cinq longues semaines, les malheureux Américains, hâves, décharnés, atteints d'engelures, se traînaient comme des spectres sur cette terre de Sibérie, la plus inhospitalière qui existe.

Pour comble de malheurs, les vivres vinrent à manquer, et les horreurs de la famine s'ajoutèrent aux horreurs de la nature.

Aucune trace d'habitants, si ce n'est quelques misérables huttes de chasseurs abandonnées depuis longtemps... Pas une fumée allumée par l'homme... Pas un être vivant...

La solitude, la solitude glacée, dans toute sa terrifiante mélancolie !

On mangea le dernier chien. Puis, après s'être couché pour mourir dans une mauvaise hutte ouverte à tous les vents, on attendit un secours problématique, que deux braves matelots—Nindemann et Noros—s'offrirent à aller chercher.

Ce secours devait arriver trop tard.

La dernière étape du capitaine De Long et de ses compagnons était parcourue.

* *

Il ne nous reste plus qu'à raconter les aventures des naufragés de la baleinière,—puisque le sort du deuxième cotre est demeuré inconnu, comme nous l'avons dit.

Cette embarcation,—montée par onze marins et commandée par le mécanicien en chef Melville,—résista mieux que les autres à la bourrasque du 12 septembre, probablement parce qu'on eut l'idée de se mettre à la cape sous une ancre flottante.

Quand la tempête eut fait trêve, on essaya de gagner le cap *Barkin*, pointe nord-est du delta de la *Léna*.

Mais la baleinière se trouva arrêtée par les bas-fonds, et il fut décidé que l'on reprendrait la route à l'est.

Cette tentative réussit.

Le 16 septembre, la baleinière et son détache-

ment au complet entrèrent dans une branche orientale du delta, où l'on put débarquer sans encombre.

Trois jours après, Melville et ses compagnons rencontrèrent des naturels, qui les conduisirent au village de *Geomovialocke*.

Arrivés là le 25, ils y restèrent jusqu'à ce qu'ils purent communiquer avec le commandant russe de *Bouloun*,—c'est-à-dire pendant environ cinq semaines,—subsistant de la maigre hospitalité de quelques pauvres Yakoutes et ayant mille peines à se remettre des privations endurées.

* *

Mais une pensée obsédante empêchait ces braves marins de goûter en paix un repos qu'ils avaient bien gagné...

Qu'étaient devenus leurs compagnons des deux cotres ?

Après diverses tentatives pour se transporter dans un lieu plus favorable et obtenir des renseignements, on résolut de faire des explorations le long de la côte.

Denenhower partit en "traîneau à chiens". Mais les difficultés de la route le forcèrent à revenir bientôt.

Ce fut seulement le 29 octobre que Melville apprit enfin que le grand cotre avait échappé à la tempête.

Il n'en fallut pas davantage à cet homme énergique pour qu'il se décidât aussitôt à partir.

D'une étape à l'autre, et de renseignement en renseignement, il parvint à rencontrer Nindemann et Noros,—envoyés à la découverte par De Long, on s'en souvient.

Dès lors, la piste était facile à suivre, et l'on put même recueillir une partie des notes du capitaine, abandonnées dans les huttes où il avait campé.

Mais la rigueur de la saison et la certitude que le premier détachement devait avoir péri de misère firent abandonner les recherches,—ou plutôt ajourner l'expédition au printemps suivant.

On rétrograda donc à *Bouloun*, puis l'on gagna *Yakoustk*, où le reste de l'hiver fut employé à organiser une sérieuse campagne de recherches, pour la saison prochaine.

* *

Que nous reste-t-il à ajouter ?

Le drame tire à sa fin, et bientôt la triste certitude remplacera le doute poignant dans le cœur des survivants de la *Jeannette*.

Le 12 mars, l'expédition était à *Kaskarta*, lieu de rendez-vous.

On partit.

Dès le 23, on fut sur la trace du premier détachement.

On vit des huttes abandonnées et des vestiges du séjour des malheureux naufragés : reliefs de poissons ou de chiens, ustensiles, armes, et surtout quelques notes du journal tenu par le capitaine.

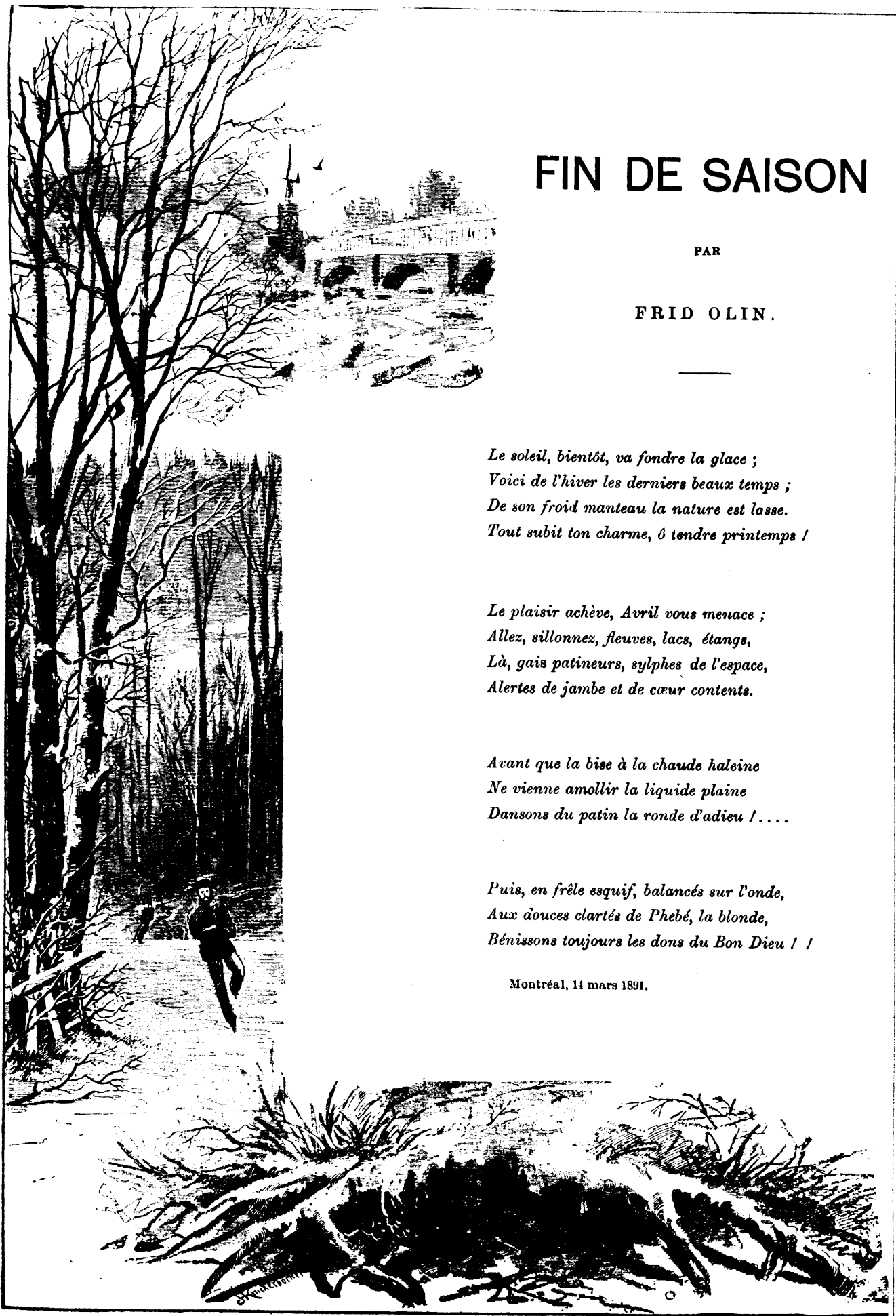
Enfin, du 23 au 27, on recouvra le reste des notes et les corps des malheureux marins du premier détachement.

Et aujourd'hui un monument funéraire, érigé sur une colline de *Mat-Vai*, à l'abri des crues de la *Léna*, indique aux rarissimes voyageurs de la Sibérie septentrionale l'endroit où reposent les corps du commandant DeLong et des intrépides marins de la *Jeannette*.

Eugène Dick

Un bonheur qui a passé par la jalousie est comme un joli visage qui a passé par la petite vérole : il reste grêle.—PAUL BOURGET.

Le calvaire est la montagn de Jésus-Christ ; l'amour qui ne naît pas de la passion est faible.—SAINT FRANÇOIS DE SALE.



FIN DE SAISON

PAR

FRID OLIN.

*Le soleil, bientôt, va fondre la glace ;
Voici de l'hiver les derniers beaux temps ;
De son froid manteau la nature est lasse.
Tout subit ton charme, ô tendre printemps !*

*Le plaisir achève, Avril vous menace ;
Allez, sillonnez, fleuves, lacs, étangs,
Là, gais patineurs, sylphes de l'espace,
Alertes de jambe et de cœur contents.*

*Avant que la bise à la chaude haleine
Ne vienne amollir la liquide plaine
Dansons du patin la ronde d'adieu ! . . .*

*Puis, en frêle esquif, balancés sur l'onde,
Aux douces clartés de Phebé, la blonde,
Bénédictions toujours les dons du Bon Dieu ! !*

Montréal, 14 mars 1891.



LES HOMMES DE 1837-38

M. FRANÇOIS-MAURICE LEPAILLEUR, DÉCÉDÉ



N voilà deux qui disparaissent à quelques jours de distance, deux dont les nobles et grandes figures vont entrer d'emblée dans la galerie que nous appelons avec orgueil celle de nos morts glorieux. Ce n'est pas en vain qu'il vieillit, et le chêne altier qui a bien longtemps brave les efforts de la tempête faiblit à la fin : il vient un jour, une heure, où l'ouragan l'attaque et le renverse, le terrasse et le couche sur le sol, tout comme le plus faible arbrisseau. Tels ils ont été, ces Canadiens robustes, exemples frappants d'une remarquable vitalité, ces géants d'un autre âge qu'a produits notre race, ces forts que ni les tourments de la persécution, ni les angoisses de l'exil, ni les souffrances du dévouement, ni les amertumes de l'ingratitude n'ont pu épouser, et que les années seules, mais les années nombreuses comme il en faut pour ébranler le tronc ferme du chêne, ont pu affaiblir et mener à la tombe. J'ai nommé les derniers survivants d'une belle épopée, les débris d'une glorieuse phalange, celle des Patriotes de 1837-38.

Ils nous quittent, ces bons vieillards, ils s'en vont, les Patriotes ; quelques années encore, et il ne nous restera plus à nous que le souvenir impérissable de leurs hauts faits, l'inextinguible estime qu'ils nous ont inspirée. La mort fauche sans merci, vieux et jeunes, jeunes comme vieux, et ils partent les Patriotes ! En cela pour eux, rien de nouveau, rien d'inattendu : c'est pour la seconde fois qu'ils passent de l'exil à la patrie ! Ils partent ! Ils vont connaître des joies plus intenses encore, ce dont ils doutaient, un bonheur plus doux et plus durable que ceux du premier retour ! Ils partent, les Patriotes...

Après le Patriote Prieur, c'est le Patriote Lepailleur. Ils s'en vont les Patriotes, et notre dernière consolation à nous, c'est de suivre la dépouille mortelle de ces braves, afin de rendre hommage encore une fois à leur vaillance, notre suprême gloire c'est de rappeler la mémoire de leur victoire dans la défaite, de leur triomphe dans la persécution, notre unique espoir c'est de voir, par ces nobles exemples, se développer des générations magnanimes et puissantes, dignes rejetons de ces preux ! Et quand la cloche, lentement, tinte leur glas funéraire, c'est encore moins un hymne de deuil qui résonne à nos oreilles qu'un chant d'espérance qui bourdonne en nos cœurs, au souvenir de ces généreux fils de notre race, de ce qu'ils ont été et de ce qu'ils ont fait.

L'histoire qu'ils ont écrite de leur sang et illustrée de leurs souffrances, les Patriotes, tant ceux qui, de longues années, ont vécu parmi nous que ceux que, il y a un demi-siècle et plus, l'échafaud nous a ravés, elle suffirait à immortaliser un peuple. On ne saurait trop souvent la proposer à l'admiration sincère de leurs concitoyens. Elle est incarnée en chacun d'eux cette histoire, et c'est avec orgueil qu'on s'y reporte à chaque fois que l'un quelconque de ces grands cœurs cesse de battre !

M. François-Maurice Lepailleur, celui qu'un immense concours de population dans la grande métropole canadienne française, Montréal, est allé conduire, hier, à sa dernière demeure, M. F.-M. Lepailleur occupe une place spéciale, un rang éminent dans le noble bataillon des Patriotes. Point n'est besoin d'autres preuves pour établir son mérite que le simple narré qu'il faisait lui-même, il y a quelque trois ans, lors du cinquantenaire de 38, pour satisfaire la curiosité des lecteurs d'un grand journal de cette ville. C'est le *Star*, un journal

anglais pourtant, qui a publié d'abord ces notes si intéressantes d'un Patriote canadien-français. Suivons religieusement le récit du vénérable octogénaire — il avait dès lors quatre-vingt-un ans — : nul mieux que lui n'est digne d'exciter notre attention respectueuse, d'emporter notre plus sympathique admiration.

« Je suis né à Varennes, raconte-t-il, en 1806, mais j'habitais Chateauguay depuis quelques années lors de l'insurrection. En 1837 rien d'anormal ne se passa chez nous ; ce ne fut qu'en 1838 que les habitants, émus de ce qui s'était passé, décidèrent d'entrer dans le mouvement et de prendre les armes. A nos yeux n'apparaissait qu'un seul but : « l'indépendance de notre patrie ». Les organisateurs principaux furent, dans notre région, des patriotes comme Cardinal, Duquette, Newcombe et Jos. Damouchel. D'abord nous nous rassemblâmes à la dérobée, mais bientôt nous fûmes deux cents enrôlés, et un bon soir Duquette et Cardinal nous dirent qu'il fallait nous rendre à Caughnawaga pour y recevoir des armes des sauvages. La chose avait été ainsi entendue entre eux deux, M. Georges de Lorimier et un M. Macdonald, avocat de Montréal qui passait pour être l'âme du mouvement d'insurrection. Nous y allâmes en effet, au nombre d'environ deux cents, malgré le mauvais temps et le détestable état des routes du mois de novembre qui commençait. Nous fûmes de nuit les six milles qui séparent Chateauguay de Caughnawaga et nous arrivâmes la pour tomber dans un infâme guet-apens ».

Le narrateur donne alors des détails circonstanciés sur ce traquenard abominable où l'on avait dès l'abord attiré les patriotes, abusant de leur bonne foi, et prévenant ainsi toute action décisive de leur part. Le temps et l'espace nous font défaut et nous forcent d'omettre cette partie du récit.

« Disons seulement qu'au lieu des approvisionnements promis, ils rencontrèrent à Caughnawaga une compagnie de deux cents volontaires indiens, armés jusqu'aux dents, par qui ils furent cernés et faits prisonniers, sans qu'ils cherchassent à opposer une résistance inutile. Voilà tout ce dont étaient coupables les patriotes de Chateauguay, et ce pour quoi l'arbitraire d'une cour martiale en condamna quelques uns à la mort, et infligea aux autres cette longue suite de souffrances qui durèrent sept ans.

« J'étais armé de deux pistolets, remarque M. Lepailleur, mais je n'en fis aucun usage ; on n plus j'empêchai mes amis de faire feu, voyant bien que ce serait sans succès aggraver notre position. Nous fûmes transportés à l'achaine immédiatement et delà dirigés sur Montréal, où nous arrivâmes vers 2 h. du matin, épuisés de fatigue et tourmentés par la faim. Nous fûmes reçus au milieu des invectives de la populace, les plus sanglantes : nous entendions partout le mot « rebelles ». Je fus le premier à entrer dans la prison. Les sentiments qui nous agitaient alors sont plus faciles à imaginer qu'à exprimer. Quelques heures plus tard Cardinal et Duquette qui s'étaient trouvés séparés de nous lors de l'échafaud de Caughnawaga furent internés à leur tour. Les officiers de ce temps-là étaient : le shérif, M. de St Ours ; le greffier de la Couronne, M. A.-M. Delisle ; le magistrat, M. Leclerc ; le geôlier, M. Wand ; le médecin, docteur Arnoldi.

« Quatre jours après notre internement, sir John Colborne suspendait l'*habeas corpus* et proclamait la loi martiale. Le 27 novembre, cette cour fut constituée, composée du Major Général Clitherow et de quinze officiers ; le 28 s'ouvrirent les procès. Moi-même et onze compagnons, parmi lesquels Duquette et Cardinal, nous comparûmes les premiers. MM. D. Mondelet, C. D. Day et le capitaine Muller, étaient les avocats proposés à la poursuite ; nous avions pour nous défendre MM. Lewis T. Drummond et Pierre Moreau. Les séances avaient lieu dans l'ancien Palais de Justice, situé en face de l'Hôtel de Ville et du Palais actuel. La besogne fut vite expédiée. Je ne tentai pas de nier les faits allégués : je produisis seulement une couple de témoins pour établir ma réputation et mon caractère.

« A peine le procès fut-il fini que le lendemain on vint nous lire une sentence en vertu de la-

quelle nous étions tous condamnés à mort. Cardinal, Duquette, Thibert et moi, surtout, vu que nous n'avions pas été recommandés à la clémence, devions nous attendre à mourir. Mais quand ? C'était une terrifiante incertitude.

« Le 18 décembre, Cardinal fut mandé dans les appartements du geôlier. On devine avec quelle angoisse nous attendions son retour. Lorsqu'il revint, quelques minutes après, aussi calme que jamais, il nous dit simplement : « Mes amis, je m'y attendais, je dois mourir vendredi. » Ce pauvre jeune Duquette, qui comptait à peine vingt-deux ans d'âge, reçut ensuite la même sentence. Malgré sa tendre jeunesse, le jeune étudiant en loi, tout comme son patron, le vaillant notaire Cardinal, envisagea son malheureux sort avec le plus admirable courage.

« Je m'attendais, moi aussi, à mourir. Mais le jour, l'heure passèrent, et je commençais à croire que ce n'était que partie remise à une semaine au plus, lorsque j'appris la commutation de ma peine en l'exil à perpétuité. Je ne sais pas quelle influence me sauva, mais tout me porte à croire que mes anges de salut ont été deux tant à moi, religieuses cloîtrées de l'Hôtel Dieu, qui y passèrent soixante années de leur existence.

« Après sa condamnation, je ne vis que bien peu mon pauvre ami Cardinal. Il me recommanda sa femme et ses enfants, les seuls être au monde pour qui il regrettât de mourir. Sa femme vint souvent le voir, et les scènes les plus déchirantes se passèrent entre elle et lui. De même le malheureux Duquette avec sa mère, veuve et infortunée, jusques au jour qui précéda l'exécution.

« Ce furent des moments bien tristes pour nous, je vous l'assure.

« Le matin de l'exécution, le Rév. curé Labelle, de Chateauguay, qui avait préparé à la mort Duquette et Cardinal, vint célébrer la sainte messe à laquelle nous assistâmes tous les douze prisonniers condamnés ensemble, et reçûmes la sainte communion. Puis je me retirai dans une cellule, après un suprême adieu à mes amis, les deux nobles victimes. Je les vis marcher à l'échafaud, un peu avant onze heures, accompagnés des prêtres assistants et des officiers de la prison : ce fut la dernière fois que je les entrevis. Car je ne fus pas témoin de leur exécution, qui eut lieu à la porte de la prison, en présence d'une foule immense.

« Cardinal ne prononça pas une parole et mourut sans effort, en brave. L'infortuné Duquette, pour tout testament, laissa à ses concitoyens ces sublimes paroles : « Je lègue mon âme à Dieu, ma vie à mon pays ! »

« Il rendit le dernier soupir au milieu des plus affreuses tortures. La corde s'étant rompue, la première fois qu'il fut lancé dans l'espace, il s'en alla frapper contre un des montants de la potence et s'ensanglanter la face. Le bourreau dû le pendre à une double reprise.

« J'ignore où reposent les restes de Duquette, ajoute le vieux et fidèle narrateur, mais quant à ceux de Cardinal, je les ai transportés moi-même, il y a quelques années, de l'ancien cimetière du carré *Dominion* au nouveau cimetière de la Côte des Neiges. C'est là qu'ils se trouvent, sous le monument élevé à la mémoire des braves de 37 et 38. »

Ouvrons une parenthèse au récit si émouvant du patriote exilé, pour admirer comme elle le mérite la bravoure indicible de ces martyrs de nos libertés : Cardinal et Duquette auxquels il faut joindre Robert, Hamelin, les deux Sanguinet, Narbonne, Nicolas, Daunais, Hindelang et de Lorimier. Mais entre toutes ces belles figures, celle-ci et les deux premières sont les plus belles. Cardinal, Duquette, DeLorimier, voilà des noms immortels dans notre histoire. Toutes les annales des temps passés n'offrent pas de plus beaux traits d'héroïsme que celui dont nous ont donné l'exemple ces magnanimes patriotes.

Le récit de M. Lepailleur, où la vérité simple nous touche tant, nous a fait voir Duquette et Cardinal s'arrachant aux joies de la famille, afin de voler à la mort et à la mort si repoussante aux braves de l'ignoble gibet, pour l'amour de leur pays. Nous avons entendu Duquette dire toute l'ambition de son âme, toute la gloire de sa vie, comme celle de Cardinal, dans une seule phrase, grande comme

les cœurs qui battaient dans ces poitrines. Tout l'homme est là !

Pour De Lorimier, sans le montrer faisant l'énorme sacrifice de la séparation d'avec une épouse chérie qui s'évanouit entre ses bras, la veille de son supplice, sans le montrer, tournant le dos pour ne pas faiblir, repoussant presque cette chère ame que des parents rapportent à moitié morte et qui lui arrache la moitié de son cœur, sans le faire voir passant en prière le reste de la nuit après cette douloureuse entrevue et cherchant à faire prier avec lui son compagnon d'exécution, le pauvre huguenot français Hudelang, pourtant si brave, nous ne mettrons qu'une seule pièce sous les yeux de nos lecteurs. C'est la lettre qu'il écrivit pour ses compatriotes en cette nuit d'agonie : son testament politique. La se révèle toute la beauté de son âme, la droiture de ses intentions, la noblesse de son cœur.

On retrouve ce document, avec bien d'autres détails touchants, dans le livre qu'a écrit M. F.-X. Prieur, le dernier compagnon de cellule du brave De Lorimier : les *Notes d'un condamné politique*.

Voici cette pièce écrite avec le cœur plus encore qu'avec la raison, mais pour cela même si belle :

PRISON DE MONTRÉAL.
14 Février 1839 à 11 heures du soir.

Le public et mes amis en particulier attendent peut-être une déclaration sincère de mes sentiments : à l'heure fatale qui doit nous séparer de la terre, les opinions sont toujours rigardées et reçues avec plus d'impartialité. L'homme chrétien se dépouille en ce moment du voile qui a obscurci beaucoup de ses actions, pour se laisser voir en plein jour ; l'intérêt et les passions exercent avec ses dépouilles mortelles. Pour ma part, à la veille de rendre mon esprit à son créateur, je désire faire connaître ce que je ressens et ce que je pense. Je ne prendrais pas ce parti, si je ne craignais qu'on ne représentât mes sentiments sous un faux jour : on sait que la mort ne parle plus, et la même raison d'état qui me fait expier sur l'échafaud ma conduite politique pourrait bien forger des contes à mon sujet. J'ai le temps et le désir de prévenir de telles fabrications et je le fais d'une manière vraie et solennelle à mon heure dernière, non pas sur l'échafaud environné d'une foule stupide et insatiable de sang, mais dans le silence et les réflexions du cachot. Je meurs sans remords, je ne désire que le bien de mon pays dans l'insurrection et l'indépendance, mes vœux et mes actions étaient sincères et n'ont été entachées d'aucun des crimes qui deshonnorent l'humanité, et qui ne sont que trop communs dans l'effervescence des passions déchaînées. Depuis 17 à 18 ans, j'ai pris une part active dans presque toutes les mesures populaires et toujours avec conviction et sincérité. Mes efforts ont été pour l'indépendance de mes compatriotes, nous avons été malheureux jusqu'à ce jour. La mort a déjà décimé plusieurs de mes collaborateurs. Beaucoup gémissent dans les fers, un plus grand nombre sur la terre d'exil avec leurs propriétés détruites, leurs familles abandonnées sans ressources aux rigueurs d'un hiver canadien. Malgré tant d'infortunes, mon cœur entre-tient encore du courage et des espérances pour l'avenir : mes amis et mes enfants verront de meilleurs jours, ils seront libres, un pressentiment certain, ma conscience tranquille me l'assurent. Voilà ce qui me remplit de joie, quand tout est désolation et douleur autour de moi. Les plaies de mon pays se cicatriseront après les malheurs de l'anarchie d'une révolution sanglante. Le paisible Canadien verra renaitre le bonheur et la liberté sur le Saint-Laurent, tout concourt à ce but, les exécutions mêmes, le sang et les larmes versés sur l'autel de la liberté arrosent aujourd'hui les racines de l'arbre qui fera flotter le drapeau marqué des deux étoiles des Canadas. Je laisse des enfants qui n'ont pour héritage que le souvenir de mes malheurs. Pauvres orphelins, c'est vous que je plains, c'est vous que la main ensanglantée et arbitraire de la loi martiale frappe par ma mort. Vous n'aurez pas connu les douceurs et les avantages d'embrasser votre père aux jours d'allégresse, aux jours de fêtes ! Quand votre raison vous permettra de réfléchir, vous verrez votre père qui a expié sur le gibet des actions qui ont immortalisé d'autres hommes plus heureux. Le crime de votre père est dans l'irréussite, si le succès eût accompagné ses tentatives, on eût honoré ses actions d'une mention honorable. "Le crime fait la honte et non pas l'échafaud." Des hommes d'un mérite supérieur au mien m'ont battu la triste carrière qui me reste à parcourir de la prison obscure au gibet. Pauvres enfants, vous n'aurez plus qu'une mère tendre et désolée pour maintien ; si ma mort et mes sacrifices vous réduisent à l'indigence, demandez quelquefois en mon nom, je ne fus jamais insensible aux malheurs de l'infortune. Quant à vous, mes compatriotes, peuple, mon exécution et celle de mes compagnons d'échafaud vous sont utiles. Puissent-elles vous démontrer ce que vous devez attendre du Gouvernement Anglais. . . . J'en ai plus que quelques heures à vivre, et j'ai voulu partager ce temps précieux entre mes devoirs religieux et ceux dus à mes compatriotes ; pour eux je meurs sur le gibet et de la mort in-âme du martyr, pour eux je me s-pare de mes jeunes enfants et de mon épouse sans autre appui, et pour eux je meurs en m'écriant : *Vive la liberté ! Vive l'indépendance !*

CHEVALIER DE LORIMIER.

Comme il y a la sainte folie de la croix, il y a la sainte folie du patriotisme. Les siècles futurs pourront peut-être dire que ces hommes-là en ont été frappés, mais jamais ils n'enlèveront à aucun de nos Patriotes le titre de héros. Et le pays qui a produit des hommes de cette trempe-là, qui a payé sa liberté d'un sang si généreux n'est pas fait pour être esclave : au contraire il sera à jamais l'admiration et l'étonnement de toutes les générations !

Laissons, à présent, M. Lepailleur finir succinctement le récit de ses tribulations — "Prisonnier jusqu'au 27 septembre suivant, je fus alors embarqué avec cinquante sept compagnons sur un vaisseau faisant voile pour l'Australie, le *Buffalo*. Nous partions pour l'exil. Ah ! quelle douleur c'était pour nous de quitter notre pays en y abandonnant nos familles, nos femmes et nos enfants, dans la plus grande misère".

Debarqués dans la Nouvelle Galle du Sud, nous dirons pour abrégé, que les Patriotes canadiens y passèrent près de cinq années dans des conditions de souffrance et de dénûment qui ont été longuement décrites dans les *Notes d'un condamné politique* dont nous parlions plus haut, écrites par le compagnon de chaînes de M. Lepailleur et son intime ami, M. F.-X. Prieur, dont le MONDE ILLUSTRÉ, il n'y a pas bien longtemps, annonçait le décès à ses lecteurs.

Au bout de ce temps, grâce à la médiation de Mgr Polding, évêque de Sydney, de sir John Russell, en Angleterre, et de sir Louis Hyppolite Lafontaine au Parlement du Canada, les malheureux déportés politiques furent graciés et rendus à la liberté. Tous revinrent au pays, à l'exception de deux seulement, l'un qui était mort, l'autre qui se fixa là-bas.

"Quant à moi, ajoute en terminant M. Lepailleur, c'est le 19 janvier 1845 que je remis le pied sur le sol natal, ayant passé à travers autant d'épreuves qu'il en faut pour satisfaire à l'âme qui vive".

Revenu de l'exil lorsque se calmait à peine l'effervescence causée par les troubles de 1837-38, le patriote canadien connut la misère jusque dans son propre pays. Ses propriétés de Châteauguay, où il exerçait auparavant la profession d'huissier, avaient été incendiées et confisquées, son épouse délaissée s'était vue forcée de gagner sa vie du travail de ses mains, la charité avait dû se charger de lui sauvegarder l'existence de ses enfants. Cependant, il se mit à l'œuvre, et avec une énergie indomptable, un courage digne d'un meilleur sort, il reconstitua peu à peu son foyer dont il avait fait si généreusement le sacrifice au bien rêvé pour sa patrie.

Néanmoins, nous devons le dire, il avait droit de s'attendre, comme tous ces compagnons d'infortune d'ailleurs, à une reconnaissance plus effective de la part de ses compatriotes, et l'historien canadien-français, impartial, n'enregistrera pas dans nos annales, sans que la rougeur lui monte au front, le fait que cette victime de nos luttes nationales, cette gloire de nos succès, reçut, dans Montréal même, un appui plus solide et généreux de la part de ses concitoyens anglais que celle de ses propres compatriotes canadiens-français.

A-t-on toujours bien entendu cette reconnaissance nationale, chez nous, si belle ? Et ne faut-il pas avouer que ce chef de gouvernement, portant un nom canadien-français pourtant, se trompait grandement qui traitait de *visilleries* les choses de 1837-38, et les récompenses qu'elles auraient dû valoir aux héros qui y ont attaché leurs noms ! Tous nos gouvernants sont montrés d'une apathie, d'une indifférence regrettable envers ces vieux braves, ruinés, on peut le dire, au service de leur pays. Du premier au dernier, ne les a-t-on pas vus—après M. M. Prieur et Lepailleur, M. M. Touchette et Ducharme restent seuls de l'immortelle phalange—mourir dans l'indigence ou presque, à moins qu'ils ne fussent aux crochets de quelques parents ou amis. Tant il est difficile de réparer les maux qu'ont pu causer cinq ans d'exil.

Il y a pourtant un moyen de montrer qu'on sait comprendre, apprécier et récompenser comme il le mérite le saint dévouement surtout lorsqu'il a eu pour mobile une grande cause comme celle de la Patrie. Continuera-t-on de l'ignorer ce moyen ; la voix de la Justice jamais ne se fera-t-elle en-

tendre, avant que ne soit enseveli dans la tombe le dernier survivant des héros que furent les Patriotes de 1837-38 ?

Ce qu'un gouvernement central hésite à faire pour ne pas froisser certaines susceptibilités qu'il est obligé de ménager, ne se trouvera-t-il pas pour l'accomplir quelque gouvernement local, en grande majorité français, dans notre province de Québec si française et catholique ? Espérons-le ; moins pour le côté pratique de la chose, très important toutefois, que pour le grand principe de justice nationale qui s'y trouve en jeu !

Quoiqu'il en soit du reste, M. Lepailleur, étant devenu veuf, épousait, quelques années après son retour, la veuve infortunée de l'illustre Cardinal, accomplissant ainsi la promesse faite à son ami d'avoir soin de sa femme et de ses enfants.

Son courage, son ambition, son esprit d'initiative, ses talents, sa générosité enfin, qui n'avaient pu suffire à reconstituer sa position antécédente, M. Lepailleur les avait heureusement transmis à ses enfants, et il en a trouvé le bénéfice aux jours de sa vieillesse.

Depuis une douzaine d'années, le noble vieillard vivait enfin dans le repos et la tranquillité ! Il avait pu retrouver chez son fils, M. Lepailleur, du bureau du shérif, un calme foyer, les joies douces de la famille, comme au bon temps d'autrefois.

C'est là, sur la rue Sanguinet, à Montréal, que l'ont connu de nombreux admirateurs de ce digne vieillard, si doux, si bon, si affable, si gentilhomme, qui comptait autant d'amis que de connaissances !

Qu'il repose en paix et puisse son estimable famille accepter ces quelques lignes que nous lui consacrons, comme un tribut d'hommage sincère et vrai !

Lucie Saint-Ethève

MARIE-LAURE

Oui, certes ! je vous connais. . . de nom et de style, mais vous pouvez en dire autant de moi.

Lorsque je vous ai félicitée (sous ce pseudonyme), j'avais un double but : vous témoigner le plaisir que j'ai eu à lire une esquisse de mœurs canadienne—ce à quoi nos auteurs ne s'attachent pas assez—puis vous encourager à écrire, car si les plumes féminines ne sont pas très rares en ce pays, par contre leur constance n'est pas excessive.

Jusqu'à présent on ne peut citer que trois femmes auteurs ! Laure Conan, madame Dandurand et madame Leprohon. D'un autre côté pour quoi vouloir déchirer le voile qui me dérobe à votre vue. Ne craignez-vous pas la réalité ? Avez-vous songé quelle surprise, quelle désillusion pourraient survenir ? Êtes-vous persuadée que j'appartiens réellement au beau sexe ?

Que d'incertitudes, n'est-ce pas ?

Mieux ne vaut-il pas oublier, accepter la louange non out-ée, parcequ'elle est sincère, me croire fille ou jeune homme et m'accorder toutes les qualités que l'on donne à un idéal ?

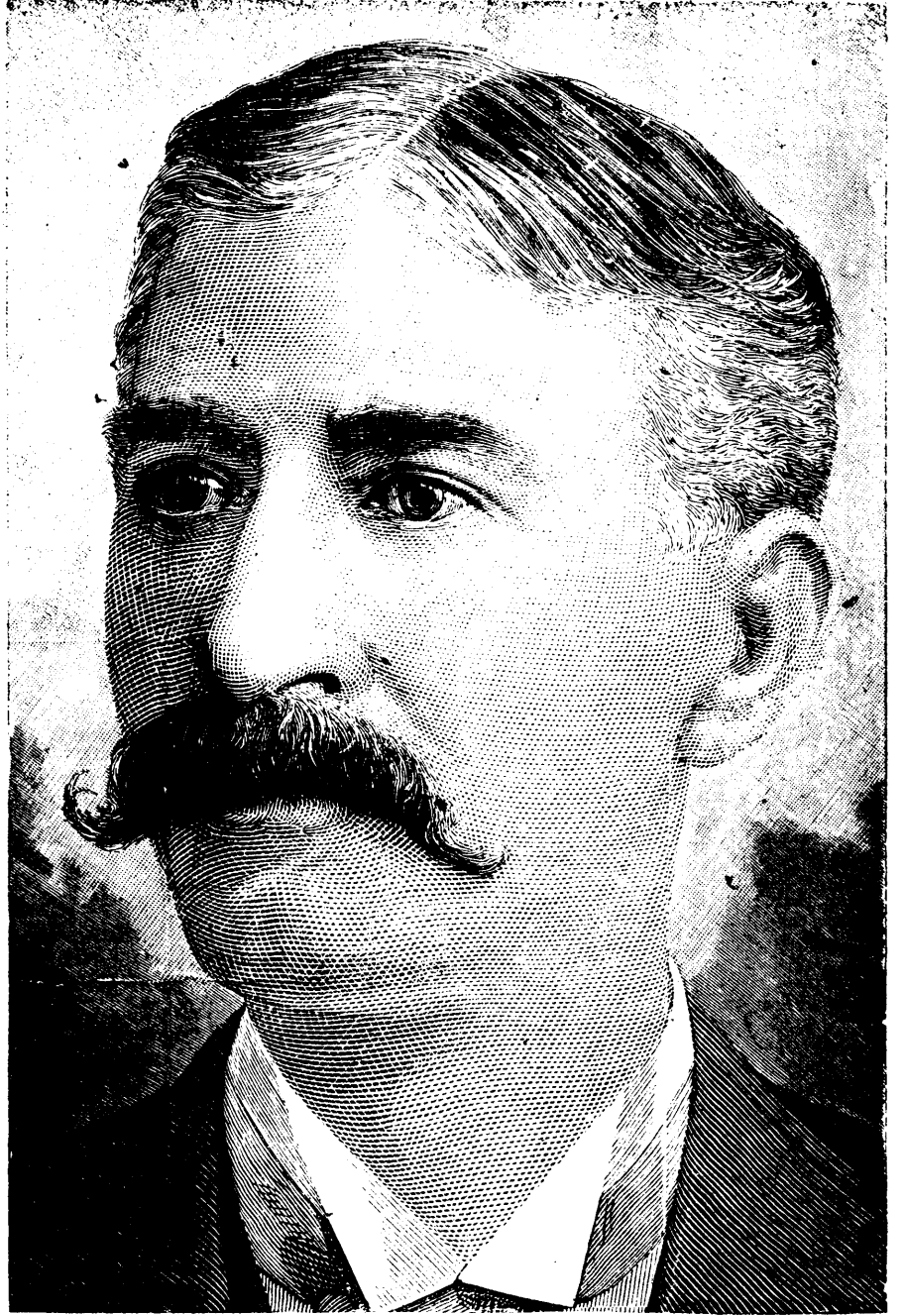
Cependant, si non satisfaite de cette réponse vous voulez continuer vos recherches vous pouvez arriver par l'observation. L'écrivain ne peut jamais déguiser son style au point qu'en comparant attentivement. . . et le MONDE ILLUSTRÉ vous est ouvert.

JOSEPHINE BERTHE.

Il n'y a sur terre qu'hypocrisie et mensonge.—BISMARCK.

Le chagrin, c'est encore la vie ; l'ennui, c'est la mort.—LOUIS LACOMBE.

La vertu des femmes est comme la science des médecins, tout le monde en médite, et chacun, à l'occasion, compte sur elle.—G. M. VALTOUR.



Défilé des émeutiers après le massacre

Le chef de police Hennessy assassiné par les Italiens

NOUVELLE-ORLEANS. — LA FOULE ATTAQUANT LA PRISON AFIN DE S'EMPAPER DES PRISONNIERS



LES HOMMES DE 1837-38.—F.-M. LEPAILLEUR, DÉCÉDÉ



MATTAWAN, ONT.—AU PIED DU LONG-SAULT (RIVIERE OTTAWA)

Photo. B. Charron.—Photogravure Armstrong



PHTISIQUE

(A UNE INCONNUE : "HERMANCE")

Sur le divan de crin, que son corps creuse à peine,
Alanguie et nerveuse, en sa robe à plis plats,
La pauvre enfant s'affaisse et respire avec peine,
Quand d'autres, au grand air, ont de joyeux ébats.

Ses yeux ont des rayons où se lit l'insomnie,
Ce triste compagnon des muets désespoirs ;
Et l'on voit à son front, que vingt fois l'agonie
L'a conduite, soumise, au bord des tombeaux noirs.

Comme elle est belle ainsi dans sa grâce affaissée,
Haletante et frissonnant sa robe de satin !
Quel front pur, quel regard, quand sa tête abaissée
Se lève avec effort et s'appuie au coussin.

Par la fenêtre ouverte où le soleil rayonne,
Nimbant d'un reflet d'or le jasmin qui fleurit
Il moule des parfums et des chants que fredonne
L'oiseau dans les halliers ! — La pauvre enfant sourit ;

Elle fixe l'espace et les monts qui dominent,
A l'horizon lointain, la plaine qui s'endort.
Au penchant d'un coteau les arbres qui s'inclinent
Lui parlent tristement, et lui disent son sort.

Où, souriante et calme elle va vers la tombe,
Le cœur sans amertume, heureuse de mourir !
Elle voit, sans regret, l'ombre lente qui tombe
Sur ses beaux jours, flétris avant que de fleurir.

Et la science est là, qui consulte l'artère
Où bat péniblement un sang qui se tarit.
L'homme ne parle pas, mais son visage austère
— Masque souvent trompeur — malgré lui le trahit.

Il sent que c'est la fin du drame, qui se joue,
Depuis des mois entiers sur un théâtre étroit.
La chaîne, par anneau, lentement se dénoue,
Et l'heure désolante est plus près qu'il ne croit.

Il n'est pas étonné, car il connaît la cause
Qui brise sûrement, sans pitié les ressorts
De l'âme, et qui, semblable au ver mordant la rose,
Flétrit dans leur splendeur tous les charmes du corps.

Eh ! bien, pour la guérir, si c'est en ta puissance,
Rends lui ses rêves d'or si longtemps carés ?
Rends lui ses doux espoirs, son amour, la jouissance
D'aller aux sentiers où ses pieds se sont blessés ?

Hélas ! tu ne peux rien, et ta science est vaine
Devant la mort qui vient s'asseoir à nos chevets.
Tu ne peux que prévoir l'heure où, dans notre veine,
Notre sang refroidi cessera ses trajets.

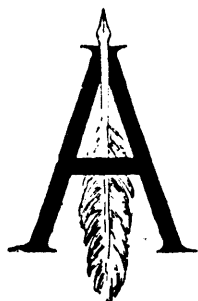
Et l'enfant expira, dans un spasme suprême,
Qui secoua son être en lui fermant les yeux.
Et moi, qui l'adorais, je baisai son front blême,
Pleurant, pauvre insensé, son départ pour les cieux.

Ch. A. Gauthier

RECIT ACADIEN

LE TRÉSOR DE L'ÉGLISE DE GRAND PRÉ

..... L'ambition avide
Egare les mortels qui la prennent pour guide.



AVANT que l'Acadie fut le théâtre des déprédations des Anglais, plusieurs phénomènes étranges s'y manifestèrent. Une croix lumineuse apparut dans le firmament ; des tremblements de terre remplirent d'effroi les paisibles populations, et lorsqu'un orage venait foudre sur la contrée, des bruits sinistres se faisaient entendre. Les habitants, terrifiés, appréhendaient quelques malheurs ; tous s'entouraient de précautions minutieuses, et l'on cachait dans les souterrains les objets précieux.

Les craintes furent bientôt confirmées, lorsque les Anglais, ces nouveaux cannibales, eurent posé leur pied sacrilège sur le sol de la fertile Acadie. Ils exercèrent une cruauté inouïe sur toutes les personnes ; cruauté dont les fastes de l'histoire nous offrent quelques rares exemples.

A Grand-Pré, les vases sacrés et la cloche furent déposés avec vénération dans les caveaux de l'église. Une épaisse couche de terre devait dissimuler l'existence de ces caveaux à toutes les recherches, selon les pieuses espérances de la population qui comptait aussi sur une fin prochaine des calamités présentes. Mais on ignorait le raffinement de la malice des Anglais, bien décidés à profiter de leur facile victoire d'une manière aussi nouvelle que barbare. Ces lâches envahisseurs, sous le commandement des infames Lawrence et Winslow, se ruèrent comme des bêtes fauves sur les Acadiens ; ils asségèrent leurs maisons, les enfoncèrent, pillèrent tout, et lorsqu'ils eurent pleinement satisfait leur haine et leur basse avarice, ils embarquèrent les vaincus sur des vaisseaux. Ces malheureux faisaient retentir l'air de leurs cris : la mère éplorée appelait l'enfant arraché de ses bras ; ailleurs, un époux cherchait avec anxiété son épouse chérie ; chacun se voyait séparé de ses proches. Pour comble d'infortune, les Anglais les dispersèrent dans leurs différentes colonies depuis Boston jusqu'à la Caroline, les abandonnant inhumainement au milieu d'une nation dont ils ne comprenaient pas la langue. Que d'avaries ils eurent à essuyer de ces hommes sans foi ni honneur ! Que de pères eurent à pleurer l'éloignement de leur fils, alors que brisés par les ans, ils ne pouvaient plus se procurer les aliments indispensables à leur existence ; nul ami peut-être n'entendra leurs plaintes et leurs prières !

Pendant ce temps-là, ceux qui avaient échappé à la déportation venaient pleurer sur les ruines encore fumantes de leurs habitations et de leur église que Dieu remplissait jadis de sa majesté sainte.

" Hélas ! s'écriaient-ils dans leur douleur, quel triste aspect présentent nos champs dévastés ; nos yeux ne rencontrent que la solitude et les débris ; vestiges d'une nation à demi disparue. Nous n'avons même plus de temples pour retremper notre courage abattu. Dieu juste, procurez quelque soulagement à notre misère ! "

Ils gémissaient ainsi pendant de longues années, en proie aux privations les plus douloureuses. Les vieillards eurent toujours dans leur mémoire le souvenir de cette époque néfaste, et pendant les soirées d'hiver voici la légende de Grand-Pré qu'ils racontaient à leurs petits fils :

Peu de temps après la déportation de 1755, un vaisseau étranger vint mouiller dans le bassin des Mines. Les imaginations, encore frappées des massacres récents, furent vivement surexcitées par cette arrivée. La nuit suivante se passa dans une anxiété fiévreuse. Vers deux heures du matin, on aperçut une chaloupe remplie d'hommes se diriger vers la terre ferme. Les quelques Acadiens qui en furent témoins ne savaient trop que penser de cette étrange conduite, et les yeux fixés sur la chaloupe ils tentaient en vain de sonder les intentions de ceux qui cherchaient ainsi les ténèbres pour venir au milieu d'eux. L'obscurité de la nuit ne leur permit pas toutefois de voir leur débarquement.

Le lendemain, tout avait disparu. Le vaisseau, à ce qu'on crut d'abord, avait quitté le bassin dans la crainte de se briser sur les récifs, car un violent orage s'était abattu sur la contrée vers la fin de la nuit. Quelqu'un affirma qu'il avait entendu le tintement d'une cloche, alors que les vents déchaînés soulevaient les flots et les précipitaient avec violence sur le rivage. On se porta sans plus tarder vers le caveau qui renfermait le trésor de Grand-Pré, où la première chose à frapper leur regard fut la pièce de bois employée à soutenir la cloche : le mystère dont s'était entouré le vaisseau commençait à s'expliquer.

Après avoir ouvert le caveau, les habitants constatèrent que tout avait disparu, depuis les vases sacrés jusqu'à la cloche bénie dont les appels avaient si souvent réuni leurs co-paroissiens et amis.

C'était une nouvelle affliction pour les pauvres

Acadiens. Cependant, ils ne maudirent point leur sort, mais ils demandèrent à Dieu un surcroît de courage. Trois jours après ce vol sacrilège, ils apprirent qu'un vaisseau avait fait naufrage pendant la tempête celui là même sur lequel avaient été transportés les effets enlevés.

En toutes circonstances, il est vrai de dire qu'un bien mal acquis ne profite jamais, comme il est vrai de dire que le rapt d'un peuple innocent s'appelle et s'appellera partout de même, car la conscience de l'humanité ne parle qu'une langue.

Geo. Avila Marsan

LA MAFIA

(Voir gravures)

La Nouvelle-Orléans a été dernièrement le théâtre d'un massacre affreux dont les journaux du monde entier ont parlé avec force de commentaires, les uns blâmant, les autres approuvant.

Le 15 octobre dernier, David Hennessy, le chef de police de la Nouvelle-Orléans, était lâchement assassiné par des brigands italiens, alors qu'il se rendait à sa résidence.

Ce crime souleva la population néo-orléanaise, et l'on se mit immédiatement à la recherche des coupables. Après beaucoup de difficultés, les hommes de l'agence Pinkerton parvinrent à arrêter 19 Italiens.

Il existe depuis trois ou quatre siècles en Italie une puissante association connue sous le nom de *La Mafia*. Les milliers de bandits et de voleurs qui composent cette redoutable société ont été et sont encore la terreur des villes et des campagnes italiennes.

M. Nicotera, actuellement ministre de l'intérieur du cabinet Rudini, a réussi le premier à abattre cette puissance, et alors un grand nombre des membres de la Mafia émigrèrent en Amérique, pour y exercer librement leur brigandage. C'est à la Nouvelle-Orléans qu'ils se réfugièrent pour la plupart. Hennessy, à la suite de certains crimes odieux, arrêta un de leurs chefs, Giuseppe Esposito, et le livra aux autorités italiennes ; de là la haine mortelle que les membres de la Mafia portèrent au brave chef de police.

Le procès des 19 Italiens accusés de l'assassinat de David Hennessy dura 25 jours, et le jury, soit qu'il fut corrompu... ou qu'il fut imbecile, acquitta ces assassins dont le crime était évident.

Les Italiens triomphaient, et même plusieurs d'entre-eux avaient arboré le drapeau national.

Malheureusement, ces joies devaient bientôt se changer en larmes.

Les citoyens les plus influents de la place se réunirent et décidèrent de punir ceux que la loi avait négligé de châtier.

Les journaux parurent également avec une violence extrême et annoncèrent une grande assemblée au square Clay. La population répondit à l'appel avec empressement.

Après plusieurs discours véhéments, les citoyens, au nombre de 3,000, marchèrent vers la prison, pour s'emparer des prisonniers et mettre à exécution la terrible loi de Lynch.

Les gardiens opposèrent une résistance tout à fait nulle ; la foule exaspérée et ayant soif de vengeance défonça les portes du département des femmes et se rua avec furie sur les malheureux Italiens qui furent tous massacrés.

La vengeance satisfaite, la foule se dispersa en poussant des cris de triomphe.

Les Américains approuvent ce qui a été fait mais toutes les sociétés italiennes de différents pays ont passé des résolutions, blâmant fortement en cette circonstance la conduite des citoyens de la Nouvelle-Orléans.

Il faut saisir l'occasion d'allumer dans l'âme de l'enfant la flamme du sacrifice, sans laquelle tout homme n'est qu'un misérable, quelque soit son rang.—R. P. Maco.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 4 AVRIL 1891

FLEUR-DE-MAI

TROISIÈME PARTIE.

LA FADE GRISE

Ni Romain ni Gaston n'avaient la conscience pure et le moindre incident devait leur mettre la puce à l'oreille.

Pour Henri de Lauriac toutes ces lenteurs l'impatientaient fort, il s'avança même vers son ami Octave, lui disant qu'il ne comprenait pas que l'on fit tant de manières pour en arriver à se trouver la peau.

Mais les pourparlers avaient pris terme.

Les adversaires avaient mis habit bas :

Octave de Marcennay ayant mesuré les épées, les avaient croisées par le petit bout, en remettant la poignée au beau Gaston et à Henry de Lauriac, et se reculant, prenant un temps, leur avait dit le sacramentel :

—Allez ! messieurs !

Chacun d'eux, d'un commun accord, avait fait un pas de retraite, pour revenir aussitôt après dans les armes.

Marcennay ne s'était pas trompé.

Le beau Gaston était un adversaire terrible.

Il tirait avec une singulière finesse, souple, lente, à la fois froid et ardent....

Néanmoins, entre ses grands yeux, se voyait maintenant un pli profond. A la vérité, il ne croyait pas trouver un tireur aussi ferré dans son beau-frère.

N'ayant jamais entendu parler de la force du marquis de Lauriac à l'épée, il en avait conclu que son beau-frère devait être un fort médiocre tireur.

Et il s'apercevait qu'il s'était grossièrement trompé ; aussi regrettait-il son imprudence, en murmurant à part lui :

—On ne devrait jamais se battre qu'à coup sûr.

Il y avait eu déjà deux reprises et Henri n'avait pas même été éraillé, tandis que Gaston, à trois reprises, avait senti au corps la pointe de son ennemi.

—Allons,—murmura Gaston,—il faut en finir... Je vais lui faire le coup du père Pitard ; les autres crieront, mais il sera trop tard, lui sera sur le dos.

Et il commença plusieurs attaques précipitées menaçant la figure de son adversaire.

Fort heureusement Henri était sur ses gardes, il se souvenait fort heureusement de la leçon à lui donnée la veille par son ami Marcennay.

Il tenait donc son ennemi bien à l'œil.

Aussi, ne fut-il pas le moins du monde surpris, prévenu comme il l'était.

Le beau Gaston venait de s'aplatir comme une carpe, tout de son long sur le terrain, s'appuyant à même sur la main gauche pour ne point tomber, et en même temps, avec une irrésistible vigueur, il tirait Henri de Lauriac au ventre.

Henri avait bondi en arrière.

Mais comme M. de Marcennay s'avançait la canne haute pour la mettre entre les épées, criant de sa voix mâle :

—Halte là ! monsieur ! ce sont là façons d'assassin....

Il n'en eut pas le temps, Henri avait repris l'offensive et le beau Gaston recevait en pleine face un formidable coup d'épée qui lui traversait la lèvre, la joue et allait s'enfoncer de huit centimètres dans l'épaule.

Toute cette scène on le comprend, n'avait eu que la durée d'un éclair.

Gaston avait fait un effort pour se relever, mais son épée lui échappait des mains, et il roulait par terre sans connaissance.

Octave de Marcennay n'avait pu s'empêcher de dire tout haut :

—Ce monsieur n'a que ce qu'il mérite.

Charles Valroy, comme c'était son devoir, s'était élancé comme il devait le faire, pour donner tout ses soins au beau Gaston.

Mais dans l'accomplissement de son devoir il était fort gêné par M. de la Glandière, qui cublait complètement son rôle d'homme du monde, s'était borné à dire :

—Bon Dieu ! de bon Dieu !... Nous avons pourtant été corrects !... Eh bien ! Oui, je t'en fiche !... Mon pauvre vieux tami !... te v'là propre !... T'as reçu un gnou énorme... et ce panton là t'a fendu en deux comme un navet !

Le docteur Valroy regardait et sondait attentivement la double blessure....

Et après un examen approfondi il rendit ce jugement que Gaston put entendre, car il rouvrait les yeux à cet instant précis :

—Il en aura pour trois semaines... Nul organe sérieux n'a été atteint... Seulement la cicatrice de la joue sera affreuse... sa joue est doublement perforée....

Gaston jeta à son beau-frère un regard chargé d'une terrible haine, au moment où Romain et Oscar le transportaient dans la voiture qui l'avait amené.

Oscar était pathétique. Il pleurait....

—Un vieil ami...—disait-il en titubant,—un vieil ami de ma famille, un ami de... six mois !... faut-y avoir une de ces choses... Non... Je ne sais plus.

Quant à Romain Ccurieul, dans sa rage, au moment où il allait fermer la portière, après avoir étendu son ami sur les coussins, il se pencha et montra le poing aux deux témoins, à M. de Lauriac et au docteur Valroy, en leur lançant cette injure d'une voix de rogomme :

—Tas de carcans !....

Les quatre hommes partirent en même temps d'un irrésistible éclat de rire, tant cette fureur était vraiment grotesque.

Eux aussi remontaient en voiture.

Pour être prêt à faire face à toute éventualité, Lauriac avait commandé un grand landeau de louage, pour le ramener à la station dans le cas où il aurait été blessé.

Les deux témoins, Henri de Lauriac et Valroy montèrent donc ensemble....

—Le blessé n'a plus besoin de mes soins,—avait dit le docteur,—aucune complication n'est à craindre, et je suis même certain qu'il peut être transporté par le prochain express à Paris. Là j'irai prendre de ses nouvelles... Mais il aura son médecin. Je ne tiens nullement à lui donner des soins.

—Vous avez son adresse ?—demanda Fédor, dans un mouvement de vivacité dont il ne fut pas maître.

—Je la connais,—répliqua Lauriac,—c'est rue Saint-Dominique Saint-Germain, n°....

Fédor inscrivait ce numéro dans sa mémoire.

—Mon cher Octave,—avait dit Henri de Lauriac à son ami,—tu m'as sauvé la vie... Sans toi ce misérable m'éventrait....

—Heureusement, tu connaissais la parade... et tu lui as fait payer cher sa tentative d'assassin... Il a une dure leçon... et il l'a bien méritée....

—Mais, ou je me trompe fort, ou il essaiera de prendre sa revanche.

—C'est à toi de te tenir sur tes gardes.

—Et de veiller sur ma malheureuse sœur... Quand je pense que la loi est ainsi faite qu'elle permet à un gredin semblable, tant qu'il n'a pas été séparé judiciairement, de venir chercher sa femme et son enfant... Ce qui lui donne le temps de commettre mille horreurs... vu les lenteurs de l'administration que l'Europe nous envie....

—C'est épouvantable, odieusement épouvantable,—répliqua Fédor, que la question touchait si vivement....

Au moment où l'express sifflait, annonçant qu'il allait stopper à la station de Frémies, le beau Gaston, le visage emmaillotté, apparut porté sur une civière et accompagné de ses deux témoins.

Fédor, on le comprend, ne le perdait pas des yeux.

Le retour à Paris s'effectua sans incident.

A la gare, Gaston fut étendu de nouveau sur

les coussins d'une voiture et transporté aussi rapidement que possible chez lui.

Oscar Courtin s'imposait, il ne voulait absolument pas quitter son blessé.

—Flanque le par la fenêtre, s'il s'obstine à ne pas vouloir sortir par la porte,—fit Gaston, qui n'avait pas cessé un seul instant, depuis le moment où il était tombé, d'être dans une véritable rage.

—J'aurai sa peau,—grondait-il,—je te jure que j'aurai sa peau....

—Calme toi !—lui répétait Romain, désolé de voir son ami en si piteux état,—tu vas te faire du mal... Oui nous aurons sa peau... Ça ne se passera pas comme ça... Il nous a rincés, ton beau frère... Il connaissait le truc, mais nous aurons sa peau, chacun la moitié.

Henri de Lauriac ne n'était pas trompé, c'était bien rue Saint-Dominique, dans le petit hôtel qu'il avait occupé avec la malheureuse Blanche.

Le misérable l'habitait encore.

Seulement, tous les meubles luxueux étaient partis un à un, vendus à vil prix, pour payer une perte au jeu, ou apaiser un créancier criard.

Il ne restait que la chambre de Gaston et une autre meublée sommairement pour Romain de la Glandière, que son ami tenait sans doute à surveiller de près.

Hors ces deux pièces, le reste de l'hôtel était piteux, tout avait disparu, hormis un phaéton convenable racheté sur les... économies de Romain, et un cheval de prix pour remplacer le canasson fourbu.

Depuis, les deux gredins jouaient gros jeu et faisaient la fête, attendant un gros coup à tenter.

Une fois Gaston étendu dans son lit, une fois pansé et soigné par un médecin de quartier, qui ne fit que confirmer l'arrêt rendu par Valroy, c'est à dire que le blessé n'en avait pas pour plus de trois semaines, mais qu'il resterait avec un côté du visage complètement défiguré, Oscar Courtin ne fit plus de difficultés pour prendre la clé des champs.

Aussi bien son rôle se terminait, la partie désagréable s'entend, car il lui en restait tous les lauriers à récolter et à brandir.

Aller de cercle en cercle, colporter toutes les péripéties du duel, ce n'était pas là une mince bonne fortune.

Alors Gaston se tourna sur son lit, et péniblement, car sa blessure le faisait cruellement souffrir :

—Vois tu, mon vieux Romain,—commença-t-il,—cette fois, c'est moi qui ai fait la gaffe... J'ai voulu la faire à la pose avec mon gredin de beau-frère, et c'est moi qui suis dans le bal... Je lui ferai payer ce qu'il m'a fait à la figure, tu peux compter sur moi, le reste aussi... Mais la chose n'en sera pas moins bonne pour nos affaires, car elle t'a mis en présence de ton monsieur, que nous allons voir, j'en suis sûr, abouler ici....

—Qu'est ce que je lui dirai ?

—Ecoute moi, ne m'interromps pas... de parler ainsi cela me fait un mal de chien.

Gaston cracha une gorgée de sang, puis il reprit :

—Tu feras d'abord la bête... et tu le laisseras venir... Tu ne sais pas ce qu'il veut dire... Tu n'es pas le même homme qu'il a vu là-bas... enfin, un tas de grimaces... Quand tu l'auras ainsi bien aguiché, tu feras par lui avouer que Romain Courieul et M. de la Glandière, ça ne fait qu'un.

Alors, tu lui diras :—Qu'est-ce que vous voulez ?—Retrouver votre fille... Irma et moi, nous pouvons certainement y arriver... Seulement pas un mot au Lauriac, et ensuite, faut payer une jolie somme d'avance... Il y a des frais.

—Et puis ?

—Laisse moi donc, animal, je cherche. Le mieux serait certainement de retrouver la petite, de la prendre et de la vendre à tous les deux... Voilà qui serait génial... Mais il ne faut pas être... trop gourmand... D'abord... une avance... et puis nous chercherons le moyen de retrouver les traces de cette fille... qui n'a pas dû s'envoler... Ta tendre épouse doit bien se trouver quelque part... As tu compris ?....

—Bien sûr, ça n'est pas malin.

—Alors, laisse-moi... Je sens la fièvre qui vient, et pendant pas mal de temps je vais être abruti, et tu ne pourras rien tirer de moi. Tâche

de travailler tout seul, et de travailler bien.

Gaston n'avait pas terminé sa phrase, qu'un coup de sonnette se fit entendre.

—Tiens je te parie que c'est lui. Va le recevoir.

Romain s'en fut à la porte d'entrée qu'il ouvrit.

Gaston ne s'était pas trompé.

M. de la Glandière se trouvait en présence du comte Fédor Stroganof.

—Vous demandez.... monsieur ?—fit-il de son air le plus naturel.

Puis se reprenant aussitôt :

—Ah ! pardon, monsieur le comte, je ne vous *remettais pas*.

Fédor le tenait bien à l'œil. M. de la Glandière n'avait nullement l'air embarrassé.

Fédor répondait :

—Je viens d'abord prendre des nouvelles de votre client blessé.

—Parfaitement, c'est très correct.—répliqua Romain, usant pour la dernière fois de la formule.

—Et, en outre, vous parler.... puisqu'un nouveau hasard, que j'appellerai providentiel, comme le premier, nous a remis en face l'un de l'autre.... Mais cet entretien ne peut se continuer sur le pas d'une porte.

—C'est juste.... Je vous demande excuse.... Mais c'est que mon ami Gaston est pour l'instant en déménagement, alors, vous comprenez....

Fédor ne comprenait qu'une chose, c'est qu'il avait l'homme des Souches en face de lui, et qu'il ne voulait plus le lâcher.

Romain fit entrer le comte dans un salon complètement démeublé, s'en fut chercher deux chaises dans l'appartement de garçon et ferma la porte en disant tout haut :

—Si tu as besoin de moi, t'appelleras.

Puis il revint s'asseoir en face de Fédor, en lui disant avec son gros rire commun :

—Fait pas chaud.... hein !....

Fédor était en proie à une émotion profonde... Cet homme, à visage de bandit, qu'il avait là, devant lui, ne tenait-il pas entre ses mains son sort et celui de Marcelle ?

Il ne savait de quelle façon commencer l'attaque, que Romain d'ailleurs attendait de pied ferme.

Voyant que Fédor se taisait, Romain lui dit trivialement :

—Alors comme ça, vous disiez que vous vouliez me causer....

—Oui,—répliqua Fédor,—je veux reprendre l'entretien que nous avons eu aux Souches, et qui s'est terminé à la Glandière.... lorsque vous m'avez glissé dans les mains.

Romain Courieul essaya de prendre un air étonné. Il répliqua :

—Je ne sais pas ce que vous voulez me dire.

Mais il jouait très mal son rôle, et cette première partie du rôle tracé par Gaston fut vite escamotée.

—Comment !—répliqua Fédor,—vous oseriez nier que vous êtes l'homme à qui j'ai donné l'hospitalité aux Souches !!!

—Mais non.... mais non.... je ne dis rien....

Je ne démens rien, mais faut me laisser le temps de me débrouiller, que diable ! faut me laisser le temps de me reconnaître.... Je ne sais plus où j'en suis, vrai !....

Fédor cherchait vainement à lire quelque chose sur le visage de ce misérable.

—Enfin,—reprit-il,—vous êtes parti au moment où nous arrivions à la Glandière....

—Dame, vous comprenez.... Rencontrant là les gendarmes qui m'avaient coursé la veille, je ne tenais pas à avoir un bout de conversation avec eux....

—C'est la seule raison qui vous a fait vous en-

fuir ?

—Oui, bien sûr, la seule.

—Je voudrais vous croire.

—Mais vous m'aviez promis.... une grosse somme.... cent mille francs....

—Je vous les promets encore.

Une lueur de cupidité rapace brilla dans les prunelles après de Romain....

—Ben oui !.... Je ne dis pas.... Mais c'est qu'au jour d'aujourd'hui, ça n'est plus la même chose.

—Et qu'il y a-t-il de changé !

—Tout plein d'affaires.

—Tenez, monsieur,—reprit Fédor qui se heurtait, il le sentait bien, contre les passions les plus féroces chez un être dégradé,—je voudrais vous voir franc avec moi.

—Je suis franc.... comme un moineau....

—Vous croyez peut être avoir quelque chose à craindre de moi. Vous vous trompez.... Vous comprenez bien que j'ai trop d'intérêt à être discret.... Voici une chose, par exemple.... Je sais parfaitement que vous n'avez aucun droit au nom de la Glandière que vous avez pris.... Eh bien....

Romain coupa brusquement la parole à Fédor.

—Allons ! allons !.... faut pas me la faire....

Est ce que je ne vous ai pas vu aller jaspiner à vos amis quand vous m'avez reconnu avant le duel. Ça n'a rien empêché, mais je vous ai bien vu.

Fédor demeura un instant interloqué par cette triviale riposte.

—Enfin, c'est pas tout ça,—reprit Romain,—qu'est ce que vous voulez ?....

—Savoir quelque chose sur cette enfant dont la ressemblance vous a tant frappé.... Est-ce que cette enfant réellement existe ?....

—Oh ! ça, jour de Dieu ! c'est la pure vérité comme un louis est un louis.

—Eh bien ! à cette heure, que faut-il faire pour la retrouver ?

—Ça, ça n'est pas une petite affaire.... Vous comprenez bien que je ne l'ai pas suivie, moi ; j'ai pris le train dès que j'ai vu les gendarmes et voilà tout....

—Oui ; mais enfin vous m'avez dit que la femme qui gardait cette enfant n'était autre que votre femme.

—Je n'ai pas menti, je le dis encore.

—Et vous ne savez pas où vous pourrez la retrouver votre femme ?

—Non.... cela je ne le sais pas et je n'y tiens pas.... Parce que j'ai comme ça dans l'idée que nous aurions des histoires ensemble si nous nous retrouvions bec à bec....

—Alors, même à prix d'argent, vous ne voulez pas vous charger de retrouver cette enfant ?....

—Je ne dis pas cela parce que je suis sûr qu'avec vous il y a une bonne affaire à faire.

On le voit, la conversation n'avancait pas.

Romain suivait pas à pas, cette fois, les instructions de son chef de file et pelotait en attendant partie.

—Mais puisque je vous ai dit,—reprit Fédor,—que je suis bien décidé à ne pas marchandier votre concours.... Puisque je ferai ce qu'il faudra et plus qu'il ne faudra.... Que dois-je faire pour vous décider à me servir ?....

Romain laissa échapper un éclat de rire.

—Parler comme vous faites.... pas plus....

Seulement, vous comprenez qu'il y a des chances.... Je n'ai pas envie d'être pincé.... moi.... et qui vous dit que si j'allais m'occuper comme cela des affaires des autres, la police ne me tomberait pas sur le dos ?....

—Mais vous prendrez des précautions.... avec de l'argent on peut tant de choses.... Qui vous reconnaîtrait, d'ailleurs, maintenant....

Romain avait forttement l'air d'hésiter, de se tâter le pouls, tandis qu'il brûlait de traiter et de conclure.

Tout en ayant l'air de tergiverser ainsi, il se donnait des gants et se rengorgeait dans son for intérieur.

—Il n'y a pas à dire,—se répétait-il,—je deviens aussi fort que Gaston.... Je profite de ses leçons....

Ça marche très bien maintenant, c'est l'autre qui supplie, à cette heure, et moi qui ai l'air de lui accorder une grâce. Ah ben ! vrai.... nous allons pouvoir le faire marcher.

Entre les deux hommes, il y avait maintenant un long silence.

Romain le rompit tout à coup, en ayant l'air de se laisser aller.

—D'abord,—reprit-il,—faudrait prendre l'engagement de ne plus parler comme vous l'avez fait tout à l'heure.... parce que, vous devez le comprendre, ça peut me faire du tort....

Pauvre Fédor !.... il avait les mains liées, et son état d'esprit ne lui permit pas de rire à cette phrase grotesque. Il aurait passé par où on aurait voulu.

—Oui,—poursuit encore Romain,—il faudrait donner votre parole, mais là, la d'honneur, la vraie !.... que vous ne parlerez de rien, ni de moi, ni de Gaston, à votre ami Lauriac.... autrement, il n'y a rien de fait.

—Je vous donne ma parole d'honneur de ne parler ni de vous, ni de toute affaire vous concernant avec âme qui vive....

—Là, comme ça, ça peut marcher, je ne dis pas non.... Eh bien ! pour l'ors.... quand mon pauvre copain va être sur pied.... je me mettrai en route.... Mais avant.... faut mettre la main à la poche, parce que, voyez vous, mon bon monsieur.... sans argent, on ne va pas loin.

—Je mettrai tout d'abord la somme de 20,000 francs à votre disposition.

—Voilà qui est parler.... Eh bien ! monsieur, je suis tout à vous.... et nous battons la campagne bois par bois, arbre par arbre pour arriver à déterrer Irma.... Et quand nous aurons trouvé Irma.... tranquillisez-vous, la petite ne sera pas loin.

Un éclair d'espérance brilla dans le regard de Fédor.

Romain le saisit au passage.

—Seulement, faut pas croire que vous en serez quitte pour vos 20,000 balles.

Un sourire de triste mépris effleura les lèvres du comte Stroganof.

—Je vous ai donné ma parole d'honneur de ne parler à qui que ce soit de cette affaire, et de ne jamais prononcer votre nom....

—Ni celui de Gaston.... et surtout à votre ami Lauriac....

—Je vous ai donné ma parole, et je n'y ai jamais manqué.

Ces paroles, Fédor ne put s'empêcher de les prononcer avec hauteur, tandis que le rouge de la colère lui montait au visage.

Il se mordit les lèvres, se résignant à avoir de la patience et à tout subir de ce drôle en qui résidaient désormais toutes ses espérances.

En se levant pour prendre congé, il lui demanda posément :

—Et où pourrai je vous voir si j'avais besoin de vous parler ?....

—Ici, Gaston et moi, nous ne comptons pas déménager d'ici à quelque temps.

—Et à qui faudra-t-il adresser les fonds qui vous sont nécessaires ?....

—A M. de la Glandière, parbleu !—répliqua Romain avec un imperturbable aplomb.

Fédor rentra au plus vite à l'hôtel Stroganof.

Il avait hâte d'annoncer la bonne nouvelle à Marcelle.

—Ma bien-aimée !—s'écria-t-il en lui ouvrant les bras,—par le plus providentiel des hasards, j'ai retrouvé l'homme des Souches !.... Et il promet de faire tous ses efforts pour nous retrouver notre enfant.

Des larmes de joie remplirent les grands yeux de la comtesse, et pour la première fois depuis bien longtemps une espérance brilla dans le cœur désespéré de la mère.

III.—LA FERME DE LA BATTERIE

L'hiver, un long et âpre hiver, s'éternisait sur les plateaux de la Sologne.

Sur la terre durcie, la neige plus dure encore.

Quels longs jours de misère pour celle qui vivait isolée, perdue dans les bois, sans ressources....

Une nuit, dans son terrier où elle avait chaud, du moins, la Petite Mai avait failli étouffer.

La neige était tombée, si pressée, si violente, que les trois orifices avaient été bouchés.

Avec ses mains, elle avait été obligée de passer de longues heures, pour déblayer au moins l'un des conduits.

Et elle avait lutté longtemps pour ne pas être asphyxiée, pour ne pas être ensevelie vivante, sous le blanc-linceul.

Mais quelle vie cruelle !.... Quelle misère !....

La malheureuse créature, pour arracher les pommes de terre, les betteraves de leurs silos, se mettait les mains en sang.... et à peine avait-elle le temps parfois d'enlever le peu qu'il lui fal-

lait pour ne pas mourir littéralement de faim...

Mais l'amour de la liberté était plus fort que les souffrances du froid et que l'inanition.

A la Petite Mai l'idée ne venait même pas de se rapprocher des êtres civilisés...

Les hommes lui faisaient toujours une horrible peur... Elle avait tant eu à en souffrir!

Du reste, la superstitieuse terreur que sa présence, dans cette partie de la province, inspirait aux habitants des domaines et des fermes allait grandissant.

On racontait mille choses maintenant sur la *Fade Grise*.

Les récits les plus fantastiques s'enfilaient les uns au bout des autres.

Tout ce que la frayeur peut engendrer de concert avec la crédulité et la superstition entourait maintenant le nom sous lequel on la désignait.

Ah! si on avait osé lui donner la chasse, la surprendre, s'emparer d'elle... on l'eût bien grillée comme une sorcière pas moins... pour débarrasser la contrée de cet être qui y jetait des sorts par poignées.

Dans toutes les veillées, où, autour de lâtre flambant, les femmes filaient du lin, tandis que les hommes fumaient tristement, oisifs, ennuyés de ce froid intense qui leur occasionnait tant de déboires, de pertes, en les condamnant à une trop longue inaction forcée, il n'était question que d'elle.

On l'avait vue, on l'avait aperçue...

Car dans ces jours de faim féroce, la Petite-Mai était bien forcée de se rapprocher des habitations.

Et dame, les exagérations, les amplifications allaient leur train.

Les uns disaient qu'elle était haute de six pieds... qu'elle avait sur la tête des serpents, d'autres au contraire l'avaient vue toute petite, laide à faire peur, féroce, hideuse!...

A tous, elle inspirait une effroyable peur...

A la ferme de la Batterie, domaine dépendant des Souches, il en était de même que partout ailleurs.

Un soir de cet hiver là, autour de la vaste cheminée, où flambait un clair feu de bourrées, sans cesse alimenté par la Roussiotte, la bergère de la ferme... on devisait à la veillée.

Le souper venait de finir, les femmes mettaient tout en ordre, et le père Fortier, le maître de la ferme, fumait sa courte pipe dans un fauteuil de bois, suivant d'un œil à demi fermé les arabesques et les caprices de la flamme.

Non loin de lui, sur un escabeau, son fils Victor, un gars pas trop fort, point trop solide, ne pouvant guère travailler et préférant la lecture aux labeurs manuels.

Sa mère, Jacqueline Fortier, aurait bien voulu le faire, comme elle le disait, étudier pour devenir prêtre. Mais Victor ne s'en souciait pas du reste... Quant au père, il ne fallait pas lui en parler... N'avait-il pas besoin d'un garçon pour le seconder?...

Victor aurait voulu travailler, apprendre... Il eût voulu sans doute bien autre chose encore.

C'est ce qui expliquait sa mine songeuse, ses tristesses, et aussi, parfois, ses distractions.

Non loin de lui, Félix Mingat, le premier garçon de la ferme, taillé en force, cheveux crépus, face plate, cheveux roux comme les yeux, des yeux petits, méchants, relevés sur les coins, comme ceux des races mongoles.

Félix Mingat était une autorité dans la ferme, car vu l'insuffisance de Victor et surtout son indifférence, c'était sur lui que se reposait la plupart du temps maître Fortier.

Félix était dur pour tout le monde, brutal, querelleur, tenant à faire parade de sa force, bien plus sévère que le maître lui-même.

Le père Fortier venait d'allumer sa dernière bouffarde et il y avait eu un long silence qui fut bientôt rompu par Félix Mingat.

—Eh ben! not'maître,—dit-il en s'adressant au père Fortier,—la *Fade Grise* a encore fait des siennes... V'là la taure aux Bergeries qui est crevée... et la veille elle n'avait rien du tout... C'est encore cette gueuse de sorcière qu'est cause de ça... pour sûr.

Victor, qui jusques là n'avait pas desserré les dents, haussa nerveusement les épaules.

—La taure au père Vincent,—répliqua-t-il,—est morte de sa belle mort... Je l'ai vue tantôt, moi, j'y ai été... Elle était gonflée parce qu'elle a mangé trop de foin sur lequel il y avait de la neige... Voilà la vérité... Quant à mettre cela sur le compte de n'importe qui...

—Oui, je sais bien que vous êtes un savant—répondit haineusement Félix,—oh! vous, Victor, vous n'êtes pas un paysan comme nous, vous êtes un monsieur... Vous ne croyez point aux Fades, aux sorcières.

—Non, je n'y crois point... Quant à m'appeler "monsieur"...

—Allons! assez!—fit le père Fortier intervenant,—est-ce que vous n'avez pas fini bientôt de vous quereller... c'est donc toujours à recommencer...

—Mon père, je ne disais rien à Félix, c'est encore lui qui est venu me chercher, vous devez l'avoir vu.

—Je prie Félix de se taire... et toi de ne pas lui répondre... là... J'entends avoir la paix dans ma maison, peut-être.

Victor, peu satisfait de ce jugement à la Salomon, se leva, et décrochant son fusil, suspendu en travers de la cheminée:

—Je vais à l'affût,—dit-il,—il y a des sangliers du côté des Buteaux... Je vais voir si je puis en calotter un.

Le père lança un regard soupçonneux sur son fils...

—Tu vas ben souvent à l'affût depuis quelque temps,—fit-il en hochant la tête.

—Pour avoir froid et empoigner les mauvaises dou'eurs,—appuya la mère.

Félix Mingat ne put s'empêcher d'intervenir encore.

—Ah! pour ce qu'il tue à l'affût, Victor, il ferait aussi bien de demeurer dans son lit à boire de la tisane bien chaude.

Cette fois, la patience échappa à maîtresse Fortier.

—Félix,—dit-elle d'une voix où grondait une sourde colère,—laisse mon fieu tranquille, ou autrement tu auras affaire à moi... C'est moi cette fois qui t'en prévient.

Une fois que la mère Fortier avait pris la parole à la Batterie, il n'y avait pas à y revenir, tout le monde s'inclinait, son mari le premier en tête de liste.

Victor avait pris son fusil, sa peau de bique, et se dirigeait vers la porte.

Il ne devait pas l'atteindre sans avoir reçu la flèche du Parthe.

—Il n'y a pas que des sangliers à l'affût,—grondait Félix,—il y a aussi les "perdrix coiffées."

Cette fois, maîtresse Fortier se leva toute droite.

La colère flamboyait dans ses regards, et elle brandissait sa quenouille d'une façon tout à fait inquiétante.

—Écoute-moi bien, Félix!—voilà la dernière fois que je te préviens!... Tu es tout le temps après Victor... Il faut que ça finisse. La prochaine fois que tu te mettras encore après lui... bien que tu sois fort, vigoureux, que tu fasses bien ton ouvrage,—et encore la bergerie était rudement sale aujourd'hui,—enfin pourtant tu as tes qualités, pour être juste... Eh bien!... la prochaine fois que ça t'arrivera d'attaquer Victor, sans motif et sans cause, ma foi, mon garçon, je ne te le répéterai point par deux fois, tu pourras chercher une autre place... Je ne veux pas qu'on ennuie mon fieu... Et c'est dit...

Là-dessus, maîtresse Fortier reprit sa quenouille et la raccrocha à sa ceinture, et le rouet, comme devant, se remit à ronfler.

Félix Mingat, de rouge qu'il était, était devenu livide. Ses petits yeux clignotaient, effarés, effrayants, scintillants dans la demi-obscurité qui régnait par la chambre.

Il prit une lanterne et sans mot dire se disposa à aller se coucher, dans un bâtiment voisin, où se trouvait son lit.

Mais il n'eut pas quitté le corps principal de la ferme qu'il éteignit brusquement sa lanterne, la déposa sur le bord d'une fenêtre et gagna la campagne par un sentier se perdant au milieu des sapinières environnantes.

Il marchait avec précaution, regardant à droite et à gauche.

Bientôt il se trouva au milieu d'une grande plaine de brande, que la lune éclairait largement de sa blanche lumière, répercutée sur la neige durcie qui recouvrait toute la campagne.

A deux cents mètres devant lui, il pouvait distinguer la mince silhouette de Victor qui s'en allait, le dos voûté, le fusil en bandoulière, sans se douter de l'espionnage dont il était l'objet.

—Y va à l'affût comme moi,—grondait Félix,—je suis sûr qu'il va encore lui parler!

Il fallut bien le dire, Victor n'avait point l'air pour l'instant de songer à la chasse, non plus que de s'occuper des sangliers.

De temps à autre, il s'arrêtait, et alors, relevant la tête, il écoutait, sondant le lointain de la lorange du regard.

A mesure qu'il se rapprochait d'une ferme dont les pignons fumeux se dessinaient vaguement à la clarté diamantée de la lune, son allure se ralentissait.

A la fin il s'arrêta.

Il s'adossa à un bouquet de chênes situé à une portée de fusil de la ferme, et là, se confondant avec le tronc de l'un des plus gros arbres, contre lequel il s'était appuyé, il attendit.

A suivre

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

Aider la Nature

En restaurant les tissus malades et affaiblis c'est tout ce que peut faire une médecine. Dans les affections pulmonaires, telles que les Rhumes, la Bronchite et la Consommation, la membrane muqueuse s'enflamme d'abord, ensuite des accumulations se forment dans les cellules à air des poumons, suivies de tubercules, et finalement la destruction des tissus. Il est clair, par conséquent, que jusqu'à ce que l'horrible toux soit soulagée, les tubes bronchiques n'ont aucune chance de guérir. Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Calme et Guérit

La membrane enflammée, arrête la marche de l'épuisement, et ne laisse aucuns résultats injurieux. C'est pourquoi il est plus grandement estimé que tout autre spécifique pulmonaire.

L. D. Bixby, de Bartonville, Vt., écrit: "Il y a quatre ans j'attrapai un fort rhume qui fut suivi d'une terrible toux. J'étais très malade, et gardai le lit environ quatre mois. Mon médecin, à la fin, me dit que j'avais la consommation, et qu'il ne pouvait y remédier. Un de mes voisins m'avisait d'essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer. Je le fis, et avant d'en avoir pris un demi-flacon j'étais capable d'aller dehors. Dès que j'eus fini le flacon j'étais bien portant, et le suis depuis lors."

Alonzo P. Daggett, de Smyrna Mills, Maine, écrit: "Il y a six ans j'étais commis-voyageur, et souffrais d'une

Affection des Poumons.

Pendant des mois j'étais incapable de passer une bonne nuit. Je ne pouvais que rarement m'allonger, avais de fréquents étouffements et étais souvent obligé de chercher le grand air pour me soulager. Je fus amené à essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer, lequel m'aida. Son usage continu m'a entièrement guéri, et, je crois, sauvé la vie."

Ayer's Cherry Pectoral,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendu par tous les Pharmaciens. Prix \$1; six flacons, \$5.

VARIÉTÉS

—Bridget, n'as tu pas entendu la cloche de la porte ?
 —Oui, m'ame !
 —Mais alors pourquoi n'allez vous pas répondre ?
 —Je n'attends personnes ce matin. Surement ce doit être pour vous....

Entre amies :
 —Elle est veuve et sans le sou ? Pourtant elle dit que son mari menait grand train.
 —Je crois bien : il était chauffeur sur la ligne du New York Central.

Un jeune médecin qui s'était expatrié en province rentre à Paris.

—Vous avez déjà tué tous vos clients ? lui demande un blagueur de ses amis.

—Ça m'aurait été difficile, mon cher. Le pharmacien s'était chargé de la besogne. Alors, n'ayant plus rien à faire, je rente.

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winalow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolite les genèives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

M. G. O. Watts, M. A., M. D., M. R. C. S., de Albion House, Quatrant Road, Cannonbury, N., Londres Anglettere, écrit : "Je ne puis pas m'em pêcher d'attester l'efficacité de l'H. ile Saint Jacob dans les cas de rhumatisme chronique, sciatique et névralgie."

CONSUMPTION

Cette terreur épouvantable, cette maladie qui défait depuis si longtemps la science et les médecins les plus expérimentés, qui n'avaient pu rien découvrir pour en arrêter les effets, en diminuer la marche et la guérir.

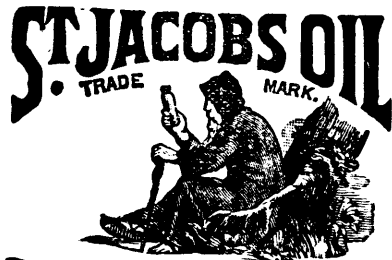
Maintenant cette maladie n'est plus incurable et Le Vin à la Créosote de Hêtre du Dr. El. Merri guérira même les cas abandonnés et découragés incurables.

Il calme et calme les douleurs de la membrane des trachéennes qui sont enflammées et empoisonnées par les ravages de la maladie et fait disparaître les transpirations pendant la nuit et les serremments de poitrine qui l'accompagne.

Ce remède le reconduit aujourd'hui sans rival pour la guérison des maladies pulmonaires prenantes de la vogue de jour en jour et des milliers de certificats, constatant son efficacité sont reçus tous les jours.

En vente dans tous les pharmacies.

—Alfred est assis près de la jeune fille et lui demande timidement d'être sa femme. Elle se trouble et devient toute pensif. Certes, elle le voulait bien ; elle l'aimait de toute son âme. Elle aurait accepté et en aurait été très heureuse, certaine d'avance qu'Alfred ferait un excellent mari. Francs et honnêtes tous deux, ils avaient appris à se connaître dès l'âge le plus tendre. Mais une maladie inconnue à la jeune fille la troublait depuis quelques mois. Elle lut un jour chez une amie un petit livre qui traitait des maladies inhérentes à la femme et de suite elle comprit ce qu'elle avait. C'était la maladie qui affecte les trois quart et demi des femmes. Sans retarder elle se procura le remède infaillible pour ces maladies là, le "Régulateur de la Santé de la femme" et le "Fermale Pourous Plaster" du Dr Larivière, et deux mois après elle était guérie et était l'épouse heureuse de l'heureux Alfred. Dépôt de ces remèdes à Montréal chez : Dr J. Leduc Picault et Contant Lavolette et Nelson, Dr F. Demers, Evans et Fils, où tous les marchands peuvent s'en procurer. Aussi à vendre partout aux Etats-Unis. Pour toutes informations écrivez au propriétaire, Dr J. Larivière, Manchester.



LE GRAND REMÈDE CONTRE LA DOULEUR GUÉRIT : RHUMATISME

NÉVRALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO, DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS MAUX DE GORGE ENROUEMENT, ENGELURES, ENTORSES, FOULURES, CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.

En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.

THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md. Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c ; Circassienne, valse, G. Marcellino, 20c ; Heroine, valse, W. H. Ashley, 20c ; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c ; Marioulette, polka, F. Behr, 20c ; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst, 20c ; Race Course, galop, C. D. Blake, 20c ; Marche Fantastique, A. Latour, 15c ; Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c ; Chantauqua lake, valse, W. Baker, 10c ; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c ; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c ; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c ; Raquet, galop, Miss E. H. Simmons, 10c ; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué

11c. pour les morceaux de 10c. J. G. Yon, 1898 rue Sainte-Chatherine.

GUERISON PROMPTE DES RHUMES ET DES BRONCHITES PAR LE SIROP DE TÉRÉBENTHINE.

N. B.—Demandez-le toujours comme suit : *Sirop de Térébenthine du Docteur Lavolette.*

En vente chez tous les pharmaciens. 50 cts le Flacon.

90 DAYS TRIAL DR. DYER'S VOLTIC BELT FOR MEN ONLY.

And ELECTRIC SUSPENSORY APPLIANCES are Sent on 90 Days Trial TO MEN (young or old) suffering with NERVOUS DEBILITY, LOSS OF VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Quick and Complete Restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD. Also for RHEUMATISM, all KIDNEY TROUBLES and many other diseases. THE BEST ELECTRIC APPLIANCES ON EARTH. Full particulars sent in PLAIN SEALED ENVELOPE. Address: VOLTIC BELT CO., Marshall, Mich.

MAISONS RECOMMANDÉES

- [NEW-YORK] Hôtel Lantelme Union Square.—Maison Française de 1ère ordre.—Prix modérés
- RIMOUSKI Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Pro
- Magasin du Louvre, COTE & FAGUY Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean
- TROIS-RIVIERES N. E. MORISSETTE, 148, rue Notre-Dame Tapis, Merinos à Soutane, etc
- HOTEL DUFRESNE JOSEPH DUFRESNE Propriétaire
- SOREL HOTEL BRUNSWICK. J. Fish, Prop
- MONTREAL RESTAURANT OCCIDENTAL 121, rue Vittré, Montréal
- HOTEL JACQUES-CARTIER 23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés. J. P. MARTEL, Prop. Montréal

ROY & L. Z. GAUTHIER, Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro 180 — RUE SAINT-JACQUES — 180 Edifice de la Banque d'Épargne VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER Élévateur 4e plancher Chambre 3 et 4

ECOLE De dessin et de peinture Cours d'après nature et d'après l'antique Leçons privés données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine. E. LEFEUNTIN, Artiste-peintre, No 62, rue St-Jacques, Montréal

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX DU DR V. PERRALUT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS
 Savon No 1.—Pour démangeaisons de toutes sortes.
 Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.
 Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.
 Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
 Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
 Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents). ALFRED LIMOGES, Saint-Étienne P. Q.

HARTSHORN'S SELF-ACTING SHADE ROLLERS

Beware of Imitations. NOTICE AUTOGRAF OF THE GENUINE HARTSHORN

Insist upon having the HARTSHORN. SOLD BY ALL DEALERS. Factory, Toronto, Ont.

Colonne Carsley

NOUVEAUX MANTEAUX

NOUVEAUX GILETS
 Nous offrirons le contenu de dix caisses de nouveaux gilets et manteaux et une caisse de manteaux d'opéra.
 VERITABLES BEAUTES
 Ces manteaux et gilets sont des marchandises magnifiques et à très bon marché.
 S. CARSLEY, Rue Notre-Dame

PARASOLS

REÇUS CETTE SEMAINE
 La première cargaison de parasols et d'ombrelles nous est arrivée cette semaine ; parmi ces articles se trouvent les derniers styles dans les genres suivants :
 Parasols de soie à carreaux
 Parasols de soie barbote.
 Parasols de soie Shot.
 Parasols de soie Tricot.
 DIX-NEUF NUANCES
 La soie Shot est la meilleure marchandise qui ait jamais été exposée ; l'assortiment contient dix-neuf nuances différentes.
 S. CARSLEY, Rue Notre-Dame

PARASOLS

BORDS OURLES
 La nouveauté de cette année dans les parasols de soie Shot est les bords ourlés, qui donnent un fini splendide ; les bords sont d'une couleur différente du reste de la couverture.
 DIX-HUIT NUANCES—BORDS OURLES
 \$3.85—Soie Shot..... \$3.85
 30—Parasols d'enfants..... 30
 S. CARSLEY, Rue Notre-Dame

Departement des Modes

—CENT—
 Cent différentes formes de chapeaux de paille, à choisir ; toutes les meilleures nuances.
 CINQ CENTS
 Cinq cents chapeaux et toquets garnis à choisir, chacun d'entre eux est différent des autres.
 —MILLE—
 A choisir parmi mille différentes sortes de fleurs.
 POUR GARÇONS ET FILLES
 Le plus grand assortiment de coiffures du Canada, pour enfants. Tous nouveaux genres. A choisir parmi des centaines. A tous les prix.
 S. CARSLEY, Rue Notre-Dame

FIL DE CLAPPERTON SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas, Qui coudra avec douceur, Un fil pour coudre à la main ou à la machine, Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE FIL DE CLAPPERTON

S. CARSLEY

Pilules Antibiliauses.



MARQUE DE COMMERC

Du Dr NEY

Remède par excellence contre les Affections Biliauses: Torpeur du foie, Excès de bile et autres indispositions qui en découlent: Constipation, Perte d'appétit, Maux de tête, Etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit:

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibiliauses du Dr Nèy et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où les pilules mercurielles seraient tout à fait nuisibles.

Non-seulement je fais un usage considérable de ces Pilules pour mes patients, mais j'en ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFECTIF, ET INOFFENSIF.

Lavaltrie, 1er mai 1887. Dr D. MARSOLAIS.

EN VENTE PARTOUT

SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Chimiste JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.

LAURENT, LAFORCE & BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos HARDMAN, de N.Y., et MANHALL & WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada. Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à ordre. Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

A. HURTEAU & FRERES

MARCHANDS DE BOIS DE SCIAGE

22, rue Sanguinet, Montréal

Coin des rues Sanguinet et Dorchester, Téléphone 106 Bassin Wellington, en face des Bureaux du Grand-Tronc Téléphone 140

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 77, rue St-Jacques, Montréal

Téléphone Bell: 2545

Spécialité: Résidences privées

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND

Capital..... \$15,000,000 Fonds accumulés..... 17,108,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

24 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

THIS PAPER may be found on file at Geo. G. Howell & Co's Newspaper Ad. Publishing Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for the NEW YORK

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE

POITRINE PARFAITE

PAR LES

POUDRES ORIENTALES

Les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

LES POUDRES ORIENTALES sont l'heureuse Association des médicaments les plus actifs pour donner à la femme ce développement et cette fermeté des formes de la poitrine qui constituent la véritable beauté, et pour guérir radicalement la Dyspepsie, la Consommation, l'Anémie, les Faiblesses d'estomac, les Pâles couleurs, les Fluxions blanches, etc., en un mot tous ces états de Langueur, d'Amalgissement et d'Épuisement nerveux, auxquels les tempéraments sont, de nos jours, trop fatalement prédisposés.

LES POUDRES ORIENTALES donnent au corps la santé et la beauté en fortifiant le système, en développant les muscles et en refaisant le squelette.

C'est le rénovateur souverain. C'est le remède de tous, mais c'est surtout le grand remède de la femme et de l'enfant. Il favorise la formation des jeunes, guérit et exempte la femme des maladies inhérentes à son sexe, et par son emploi régulier, les enfants grandissent beaux et forts.

LES POUDRES ORIENTALES sont employées dans le monde aristocratique de toute l'Europe, et principalement chez les peuples d'Orient, où les femmes se distinguent par leur santé et leur grande beauté des formes.

Voici ce qu'en dit le principal journal de médecine de Paris:

"LES POUDRES MERVEILLEUSES, ce grand remède Oriental, découvert par eux il y a près d'un siècle, et qu'un entrepreneur chimiste parisien à tout récemment introduit ici sous le nom de POUDRES ORIENTALES, ont atteint une vogue extraordinaire dans le monde aristocratique. Les médecins les plus à la mode parlent hautement des propriétés étonnantes de ces poudres".

LES POUDRES ORIENTALES sont brevetées pour les deux continents, et les principaux laboratoires sont à Paris, Londres et New-York.

Pour éviter les contrefaçons, exigez sur chaque boîte la signature de la *Œil des Poudres Orientales*.

UNE BOITRE, avec notice..... \$1.00 SIX BOITRES, avec notices..... \$5.00

Si vous ne trouvez pas les POUDRES ORIENTALES chez votre pharmacien, elles vous seront expédiées franc de port et bien emballées sur réception du prix, adressé à

L'Agence des Poudres Orientales BOITE-POSTE 694, MONTREAL

DEPOT GENERAL POUR MONTREAL

L. A. Bernard, pharmacien, 1882, rue Sainte-Catherine

LE REMÈDE DU PERE MATHIEU !



L'ANTIDOTE DE L'ALCOOL ENFIN TROUVE ! ENCORE UNE DECOUVERTE !

LE REMÈDE DU PERE MATHIEU

guérit radicalement et promptement l'intempérance et détruit tout excès des liqueurs alcooliques. Le lendemain d'une fête ou de tout abus des liqueurs enivrantes, une seule cuillerée à thé fera disparaître entièrement la dépression mentale et physique. C'est aussi un remède certain pour toute Fièvre, Dyspepsie, Torpeur du Foie, ayant une cause autre que l'intempérance. Vendu par les Pharmaciens, \$1.00 la bout.

S. LACHANCE, seul propriétaire, 1538 et 1540 Rue Ste-Catherine, Montreal.

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiana que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés: nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers palerons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiana qui seront présentés à nos caisses.

R. M. Wamsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanoux, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 14 AVRIL 1891

PRIX CAPITAL \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.....	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.....	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.....	50,000
1 PRIX DE 25,000 sont.....	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.....	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.....	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.....	25,000
100 PRIX DE 500 sont.....	50,000
200 PRIX DE 300 sont.....	60,000
500 PRIX DE 200 sont.....	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.....	50,
100 PRIX DE 300 sont.....	30,000
100 PRIX DE 200 sont.....	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900
999 PRIX DE \$100 sont.....	99,900

1,134 prix se montant à..... \$1,054,800

PRIX DES BILLETS:

Billets complets, \$20; Demi, \$10; Quarts, \$5; Dixièmes \$2; Vingtièmes \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50. Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous paions tous les frais d'Express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez:

PAUL CONRAD, NOUVELLE-ORLEANS, La

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRAS adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiana qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiana et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiana et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier Janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiana, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiana jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

DIXIEME TIRAGE MENSUEL, LE 8 AVRIL 1891

\$134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 BILLETS pour \$10

Demandez les circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 122 rue St-Laurent

**ANNONCE DE
John Murphy & Cie**

PRINTEMPS 1891

PERDU ! PERDU !

Nous donnons ci-dessous une liste des différents effets trouvés dans nos magasins durant le dernier mois. Comme nous avons l'intention d'annoncer périodiquement les effets laissés à nos magasins, nous attirons l'attention du public sur notre annonce afin que toute personne ayant perdu quelque chose puisse le réclamer sous le plus court délai.

LES VOICI

- Un paquet contenant des frillings et du fil.
- Un paquet contenant un voile et tapis de table.
- Un paquet contenant les fournitures d'une robe.
- Un paquet contenant 2 verges d'élastique et du frilling.
- Un paquet contenant des aciers et de la corde à rideaux.
- Un paquet contenant du net pour la figure.
- Un paquet contenant des frillings.
- Un paquet contenant un mouchoir en Sealette.
- Un paquet contenant des fuseaux de fil, des épingle, des passe-galons, et un montant d'argent.

AVIS

Toute personne se croyant propriétaire des effets ci-dessus mentionnés sont priés de les réclamer le plus tôt possible.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58



Etablie en 1870

Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants : Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs. Moutarde Française. Glycerine Colle forte. Huile d'Olive en demi-pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue.

Henri Jonas & Cie

10, rue de Brescous
Montréal

LE GRAND TRONC

LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces. Pour **FORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques ; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

**Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York**

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre. Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal ou à notre représentant

**GRANDE REOUVERTURE DE
L'ancien Magasin I. A. BEAUVAIS**

2048, rue Notre-Dame, près du Carré Chabollez

Avec un assortiment complet de TWEEDS, SERGES, HARDES FAITES, CHAPEAUX, MERINOS, etc., etc. Le tout devant être vendu à 50 dans la piastre pour faire place à notre importation du printemps. Venez voir nos prix et vous serez convaincus de nos avances.

DUPUIS LANOIX & CIE

Marchands-Tailleurs, 2048, rue Notre-Dame, près du Carré Chabollez

5063



Johnston's Fluid Beef

Est une préparation inestimable pour tous ceux qui ont besoin d'une nourriture forte et se digèrent facilement

Nouveautés du Printemps ! !

J. R. Bourdeau

IMPORTATEUR des célèbres Chapeaux Marsland & Co., Christy & Co., Woodrow, Sutton & Torkieson, Lincoln & Bennett, etc.—97, RUE ST-LAURENT

LA SURDITÉ

GUERIE CHEZ SOI

Un opuscule en Français décrivant la manière de se guérir soi-même et sans secours étranger de la surdité et de bruits d'oreilles. Le Rév. D. H. W. Harlow, du Presbytère écrit : "Faites tout au monde pour employer ce moyen dont la valeur est de premier ordre" et qui m'a rendu le service le plus signalé." Franco 10 centimes.—M. Raymond & Cie., éditeurs, 36, rue des Martyrs, Paris (France).



Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet et le meilleur marché des journaux du Canada

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

"WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890..... \$2,091,982 37
Sécurité pour les assurés..... 1,916,186 39

BUREAU A MONTREAL, 104 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français.

J. H. BOUTH & Cie., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES DE GEO TUCKER

EMPLATRE DES MONTAGNES VERTES
SIROP BOTANIQUE DE GEO TUCKER EST GARANTI DE GUERIR LA TOUX ET LA COQUELUCHE

ARRAPAHOU
BAUME DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER, POUR LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNUS.

\$5,000 DE RÉCOMPENSE POUR DE MEILLEURES MÉDECINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET ÉPICIERS RESPECTABLES

MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BONBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.

N'oubliez pas de demander les petites pilules POMMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE DE GEO TUCKER POUR LA PURGATION. DYSPÉPSIE, CONSTIPATION ETC. 12 PILULES LA DOSE

DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMÉDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER.

429, RUE GRAIG EN FACE DU CHAMP DE MARS

PACIFIQUE CANADIEN

Autour du Monde

Excursions autour du Globe

"L'EMPRESS OF JAPAN" partira de Liverpool pour Hong Kong vers le 11 avril 1891. A Hong Kong il prendra sa place dans la ligne trans-Pacifique, pour laquelle il a été construit, faisant voile par voie de Yokohama à Vancouver, le terminus du chemin de fer canadien du Pacifique.

Dans son voyage à Vancouver, il fera escale à Gibraltar, Naples, Port Saïd, Suez, Colombo, Penang, Shangpo, Hong Kong, Shanghai, Nagasaki, Kobe et Yokohama ; restant une journée à chacun des ports ci-dessus nommés, et un temps suffisant à Port Saïd pour que les passagers puissent visiter le Caire et les Pyramides.

Pour ce qui a rapport à ce voyage, des billets "Autour du Monde" seront délivrés, y compris le choix de lignes de vapeurs voyageant par l'Atlantique, ainsi qu'en voyage par voie ferrée sur le Pacifique Canadien, allant du Pacifique à l'Atlantique.

Le prix de ces voyages, y compris la nourriture et le coucher, est de \$600. On peut, en s'adressant à n'importe lequel des bureaux du Pacifique Canadien, se procurer un itinéraire et toutes informations quand aux arrêts, etc.

"L'Empress of China" partira de Liverpool vers le 15 mai, prenant la même route, mais omettant le voyage au Caire.

Les personnes intéressées à l'excursion ci-dessus, et qui désirent avoir d'autres informations, pourront se procurer des pamphlets qui les renseigneront complètement, en s'adressant au N° 266 rue Saint-Jacques, à la gare de la rue Windsor et à la gare Dalhousie, ou en écrivant à

D. MCNICHOHL,

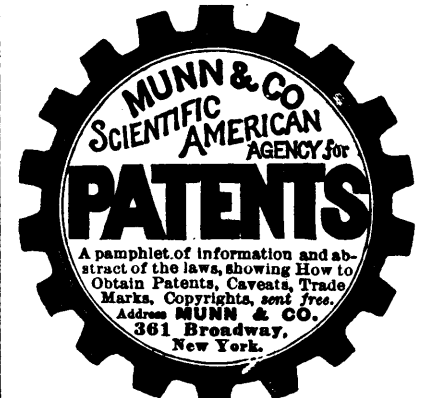
Agent Gén. des Pass.

WM F. EGG,

Agent des passagers du District, Montréal

D. MCNICHOHL,

Agent général des passagers



PILULES DE DR WILLIAMS

ROSES POUR PERSONNES FAIBLES

NE SONT-elles point un médicament purgatif, mais bien une préparation réparatrice du sang, et un tonique constamment Elles fournissent en effet, tous les éléments de vitalité nécessaires au sang, guérissent toutes les affections provenant de la pauvreté ou de la trop grande fluidité aqueuse du sang, ou des humeurs viciées qui s'y trouvent, donnent ton et vigueur au sang et au système entier que les travaux excessifs, les fatigues, mentales, la maladie, les excès et les indiscretions de toutes sortes ont épuisés. Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générale de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appesanties ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guérissent toutes les suites des excès et des folles de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation. En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception du prix (50c la boîte), en s'adressant, **THE DR. WILLIAMS MED. CO.,** Brockville, Ont.